LETTRES
CRITIQUES,
SUR
LES TABLEAUX
DU SALLON
DE 1791.

NOTE.

Les deux premières lettres étoient imprimées, lorsque l'Assemblée nationale décréta cent mille livres pour des travaux d'encouragement, dont soixante-dix seroient réparties entre les Peintres d'Histoire et les Statuaires, et les trente restantes, entre les Peintres dits de genre &c.

LETTRE PREMIERE.

A M. * * *.

COMMME vous, mon ami, je pense que les arts peuvent reçevoir de l'encouragement par le décret que vient de rendre l'Assemblée Nationale qui accorde aux artistes la liberté d'exposer en commun leurs ouvrages dans le sallon du Louvre qu'occupoient autrefois les seuls Académiciens. Mais que servira ce stimulant momentané si ces arts ne reçoivent nul aliment? Semblables à des corps privés de nourriture, plus ils font d'efforts & plus ils s'affoiblissent. Je tremble que cette lueur d'un instant ne soit la dernière. Car ouvrons les annales des peuples, & qu'un coup-d'œil rapide parcourt les Constitutions qui ont comme servi de fondemens aux bases de la nôtre, quels avantages reçurent & retirent encore les arts sous des regimes dont l'esprit est si diamétralement opposé à celui qui les vivifie? Considérons seulement en particulier deux ou trois des peuples les plus fameux de l'Antiquité, ainsi que ceux de nos jours, & demeurons convaincus de cette vérité à jamais constante, qu'une constitution agricole & commerçante, toute sublime qu'elle est, ne peut être favorable aux progrès des arts. Voyez l'E-

gypte où fleurirent ces deux professions, les arts y resterent à demi ébauchés; ces grandes masses de pierres, ces obélifques, ces statues énormes, ces peintures en trait en attestent l'enfance : les Grecs qui vinrent chez eux sentirent qu'on ne se grandit que pour dérober sa foiblesse, & que le Colossal n'en impose qu'au vulgaire. Aussi s'attachèrent-ils à la pureté à l'élégance des formes qu'ils poussèrent au dernier degré de perfection; ils allerent, j'en conviens, déraciner en Egypte les germes de toutes ces connoissances que l'intérêt étouffoit dans ce pays, & qui tranfplantés dans leur fol, se développerent & s'étendirent en rameaux fleurissans. Voyons les peuples qui succédèrent aux Egyptiens & qui eurent après eux le plus de réputation; les Phéniciens, disent les auteurs, firent connoitre à tous les peuples d'alors les sçiences & les arts, mais étoient-ils chez eux plus avancés qu'en Egypte? Non, au contraire & la raison en est claire, c'est qu'ils en firent un objet de trafic, & par cela feul loin de leur donner de l'accroissement, ils ne firent que les atterrer. Les monumens d'Egypte quoiqu'imparfaits peuvent encore nous servir à l'intelligence de l'histoire de ce pays, mais ceux des Phéniciens parvenus jusqu'à nous, ne nous indiquent qu'une barbarie inconcevable. Enfin descendons aux peuples de nos jours, a celui-la seul; (les Anglais si estimables d'ailleurs.) Voyons si avec toutes leurs richesses ils ont pu former ce qu'on appelle une

école. Ils n'ont point & n'ont jamais eu d'artistes qui ayent marqué. L'exhibition chez eux est généralement mauvaise; quelques portraits s'y distinguent, & c'est tout. Ainsi je crois que du sein d'un peuple agriculteur & commerçant, quelque chose que l'on fasse, ne sortiront jamais des Phidias, des Apelle, des Scopas, des Athénodore, des Praxitèle. Les Socrate, les Platon (1) n'ont point été inspirés dans des comptoirs; c'est dans des atteliers de peintures & de sculptures qu'ils puisèrent peut-être ces sublimes connoissances de la philosophie. Oui, mon ami, croyez que l'étude du physique entraîne vers celle du moral: on descend malgré soi aux causes secrettes des différens mouvemens qui se manifestent au dehors; de-là naît la connoissance du cœur humain, de-là naît la profonde sagesse. Ainsi comment se persuader que des hommes, dont la vie se passe à calculer le bénéfice de telle & telle somme mise en avant, et qui méritent du plus au moins les épithétes de *fides punica punicum ingenium*, auxquelles ils donnèrent naissance, puissent jamais apprécier l'art & ses principes. Si par hasard ces hommes descendent jusques chez l'artiste, les motifs qui les y menent ne sont pas à coup-sûr à l'avan-

[1] Socrate étoit fils du sculpteur Sophronisque, & lui-même exerça longtems cet art avec succès. Son divin disciple étudia la peinture & ne la quitta que lorsqu'il entreprit son voyage d'Egypte.

tage de l'Art ; ils n'ont pour but que de faire tracer leur image, jaloux de la tranſmettre aux races futures ; & avec cet esprit qui leur est particuler, ils la placent sans pudeur entre Homère, Virgile & Rousseau, comme ils n'ont chez eux que l'extérieur, ils ne s'attachent qu'à l'extérieur, & si comme le philosophe Poussin l'Artiste porte lui-même sa lampe pour les éclairer, ils croiront qu'il est sans talens parce qu'il est sans laquais. Sera-ce encore un agriculteur, quoiqu'infiniment respectable en sa profession, quoiqu'exerçant toutes les vertus naturelles, qui lira la morale voilée sous l'emblême de figures, quand souvent à peine il déchiffre des caractères, & la plupart même des hommes instruits ne voient dans les productions de l'Art, que des objets pour les yeux, sans présumer que les yeux ne sont que le chemin qui conduit à l'ame, et que ce n'est qu'à ce dernier but, que doit tendre et frapper l'Art. Il faut donc pour le professer et le juger cet art, des hommes bien différemment organisés des autres hommes. (1) Et en effet, combien de connoissances accumulées ne faut-il

(1) Rousseau, ce grand homme qui médita quelque tems la peinture & en chercha les mystères, dit lui-même dans ſes confessions, qu'il abandonna cet art, ne ſe sentant pas organisé pour lui. Il reconnut donc qu'il falloit un homme plus qu'ordinaire pour devenir grand peintre puisque lui-même ſi supérieur aux autres hommes ne poussa pas plus loin ses recherches, s'y sentant inhabile.

pas pour former une image parfaite de la nature ? Ce n'est pas tout qu'un peintre ait la connoissance du dessin et des belles proportions, (1) il faut qu'il y joigne celle de l'amalgamation des couleurs, leur accord entre elles, le dépôt de ces couleurs sur la toile, leur fonte, leur dégradations, l'art enfin de faire tourner les corps sur des surfaces plates : quand on a toutes ces connoissances on est bien une sorte de peintre, mais de ceux dits de nature morte ; il faut donc vivifier ces corps, leur donner une ame, des actions qui en sont les résultats, et pour cela il faut posséder éminemment la connoissance anatomique des corps, non comme ceux qui professent l'art de guérir, mais pour ainsi dire comme créateur des êtres, puisqu'il faut non seulement désigner l'action des muscles, mais encore en dévoiler les motifs qui sont les passions, et que pour cela il faut pénétrer d'un pas ferme dans des voies obscures et difficiles, comme si elles étoient éclairées de la plus éclatante lumière, ces voies sont les replis du cœur humain. Je vais vous présenter cet exemple. Vous savez penser, mon ami ; vous savez articuler des mots qui ont un sens reçu ; vous savez aussi en former les caractères ; il vous est donc facile de me communiquer vos pensées ;

---

(1) On ne trouve point dans les modeles de l'Art toutes les perfections réunies, il faut un génie particulier pour les découvrir & se les rendre familieres.

mais que sur une toile, je ne puis dire un marbre qui ne rend qu'imparfaitement la nature, puisqu'il manque de couleurs, vous veuilliez me faire connoître ces mêmes pensées par les images que vous y représenterez, certes il faut que vous ayez approfondi l'art en tous ses rapports, et que moi, j'aie acquis aussi un certain nombre de connoissances relatives à cette sorte de langage pour vous comprendre. Or, veuillez aller plus loin et peindre un trait d'histoire, toutes ces sciences citées plus haut ne vous suffiront pas, il faudroit encore m'initier dans les mœurs, les usages, les costumes, les monumens, m'exprimer leurs caractères qui sympathisent toujours avec l'esprit des peuples qui les ont élevés; les sites, enfin tout ce qui peut me placer dans le pays, et au lieu de la scène que vous voulez représenter; combiner cette scène de maniere à ce qu'elle soit naturelle et que je puisse y entrer et trouver ma place : car dès lors que je fixe un tableau j'en deviens acteur! Après cela, comme philosophe, vous devez faire un choix de sujets qui tendent à instruire. Tout peintre d'Histoire (1) doit être philosophe, ou autrement il s'éloigne des principes de son art. La peinture est une véritable émanation de la philosophie. Il faut, dis-je

---

[1] J'appelle peintre d'histoire tout homme qui rend des scènes qui parlent à nos ames en leur inspirant l'amour des choses honnêtes.

que vous fassiez un choix de sujets, qui me porte à la perfection de moi-même en me forçant de chérir la vertu. Eh! qu'importe en effet tel ou tel tableau dont le sujet futile & sans intérêt ne parle qu'aux yeux lors même qu'il est bien fait. Quelle différence si en place d'un triste bas-relief *platement* imité, je voyois le tableau d'un César expirant sous les coups de Brutus. Je sens qu'à cette image mon ame avec grandeur s'éleveroit vers les sublimes pensées; que saisissant un glaive menaçant, je marcherois de front a côté des tyrans, et que lorsqu'ils voudroient poser le joug de la servitude sur la liberté de mon pays, plein de l'ame de Brutus, je les en frapperai. Mais les Artistes pour la plupart ignorent le vrai principe de leur profession, et dès-lors ils tombent dans l'avilissement et entraînent avec eux un Art si faint.

Passons maintenant à la demande que contient votre lettre: vous voulez que je vous donne l'extrait critique des tableaux exposés au Sallon du Louvre, que vous soupçonnez être un cahos de bonnes et de mauvaifes chofes; vous savez que ce cahos existoit lors même que l'Académie avoit l'unique privilège d'exposer en public les ouvrages formés chez elle; à plus forte raison lorsque le dehors y est appellé. Cependant l'exposition n'est pas aussi mauvaise qu'on l'auroit cru, à l'exception de quelques-uns qui ne s'aviseront pas de sitôt d'étaler leurs ridicules productions, en compro-

mettant à la fois & la dignité de l'art & le respect dû au public.

Je prendrai numériquement tous les tableaux de chaque artiste : & les réunissant, sous leurs noms, je vous les ferai passer sous yeux avec mes observations, à demain, vous reçevrez les premiers numéros.

LETTRE DEUXIÈME.

JE suis exact à ma promesse : voici l'analyse des premiers numéros que je vous envoie ; vous vous prêterez un peu à ma maniere de voir qui n'est pas tout à fait conforme à celle ordinaire de Messieurs les Artistes ; vous sçavez que j'aime a voir pour mon cœur & non pour mes yeux seuls, cependant j'entrerai dans quelquesdétails sur la manutention de chaque peintre & statuaire ; je ne parlerai point des graveurs, c'est un genre bàtard qui n'offre toujours que des copies imparfaites.

M. *Chéry*. N. I. Alcibiade accusé par Trasibule & banni pour la seconde fois d'Athènes, se réfugie en Phrygie dans la maison d'une femme nommée Timandre. Les freres de cette femme vinrent mettre le feu autour de la maison pour obliger Alcibiade d'en sortir : en effet il s'arrache des bras de sa maîtresse & sort nud (*dit Plutarque*) l'épée à la main, son manteau autour de son bras gauche, alors les lâches qui l'attaquent en le voyant paroî-

tre n'osent l'attendre, mais en fuyant lui lançent des traits dont il meurt ; ce tableau d'environ 12 pieds de large sur 9 à 10 de haut est de M. Chéry : la composition en est large & simple ; elle sort de la ligne ordinaire; les têtes paroissent d'un beau caractère & ont l'expression convenable au sujet, sur-tout celle de Timandre que M. Chéry a fait accourir à la suite de son amant (*pensée très-heureuse*,) qu'elle reçoit dans ses bras percé d'un trait mortel ; elle paroît crier à l'un de ses frères de suspendre le coup dont il menace Alcibiade. Le fond de ce tableau a du mystère et de la vapeur; les fabriques sont de bon goût ; les deux hommes qui fuyent placés dans le clair-obscur présentent l'idée ingénieuse & pittoresque de la lâcheté qui cherche les ténébres. Le terrain en avant sur lequel porte le groupe d'Alcibiade & de Timandre n'est pas assez éclairé, de sorte que ce terrain paroît plutôt perpendiculaire qu'horizontal : ces figures ne s'y appuient que par la perspective linéraire qui y est bien observée ; la porte me paroît cependant un peu large ; à moins que ce ne soit la volonté de l'auteur ; la couleur locale du tableau est bonne, un peu grise ; mais c'est vers le déclin du jour; les draperies sont heureusement jettées, le costume bien observé ; on est au lieu de la scène ; mais ce qui m'a le plus flatté dans ce tableau est la rencontre de ce que je cherche toujours & ne trouve que rarement *la morale.* M. Chéry y auroit-il

pensé? Pour moi je vois dans la fin malheureuse d'Alcibiade le sort que doit attendre tout homme dont la vie est désordonnée & qui périt encore au sein du crime. L'auteur n'est point de l'Académie, c'est la premiere fois qu'il expose en public: il en saura surement profiter: on lui doit des éloges; mais on doit aussi l'éclairer; son tableau paroît avoir des choses qui ne sont point finies.

Mde. *Guyard.* No. 2. Portrait en pied de M. Beaufremont, de 7 pieds sur 5. Le morceau le plus capital que Mde. Guyard ait exposé au Sallon, cette année doit lui faire honneur; c'est un tableau peint d'une bonne pâte de couleur; il est brillant & vigoureux, j'y trouve pour tant de la duretée; mon œil se fait difficilement à de certains accords; l'habit est vert, le fauteuil aussi, aussi le tapis de la table, de même le rideau; un siége sur le devant dont le coussin est jaune citron; un manteau écarlatte, couleurs qui ne s'harmonisent pas entre elles. Le fond est d'une fort bonne teinte; le bras droit qui porte sur la table n'est pas senti dans son raccouçi; la cuisse & la jambe droites se cherchent; mais malgré cela c'est un beau portrait, je voudrois seulement que Mde. Guyard se confiât davantage en ses talens qui sont réels & qu'elle ne réalisât point ce que dit J. J. Rousseau: qu'il faut toujours se défier du talent des femmes, qu'il est rare, très-rare que l'on n'y reconnoisse la touche de l'homme. Mde. Guyard a beaucoup d'autres portraits peints en buste soit à l'huile

soit au pastel; ces derniers sont mieux que les autres: on y voit toujours une facilité qui flatte l'œil. M. Vincent manie le pastel fort bien aussi, dit-on.

M. *Taillasson.* No. 3. Cléopâtre feignant de céder le trône à Antiochus son fils & de lui donner Rodogune pour épouse, lui présente la coupe nuptiale empoisonnée. Sur le point de voir son crime découvert, elle boit elle-même et donne la coupe à son fils, mais le poison agit sur elle. Rodogune s'en aperçoit, arrête Antiochus en furie & s'écrie.

..... *Seigneur voyez ces yeux*!

Ce Tableau de 6 pieds 3 pouces de haut, sur 6. 8. est un des meilleurs de M. Taillasson, après son Philoctete, sur lequel il fut reçu Académicien; ce Tableau ne brille pas pour la composition, c'est tout simplement une ſcène de théâtre copiée autant que possible. On trouve de l'expression dans les têtes, sur-tout celles de Cléopâtre et d'Antiochus paroissent d'une justesse frappante; pour Rodogune il en est autrement, je la crois manquée d'un bout à l'autre; le bras qui montre les yeux de Cléopâtre devroit être suivant l'expression et l'élan de la figure, de ligne horisontale avec l'épaule, ce bras est fléchi parce qu'étendu il eût caché la coupe. M. Taillasson qui a écrit sur le danger des régles dans les Arts, devroit bien ſuivre lui même les leçons qu'il nous donne. [1] Revenons

---

[1] Personne, je penſe, n'est plus méthodique que cet homme.

au Tableau où Cléopâtre qui a donné la coupe à son fils, ne laisse aucun soupçon de ce fait: faute selon moi très-grave; j'aime qu'une peinture m'indique ce qui a précédé et doit suivre l'action rendue, sans avoir recours à une explication écrite. Les figures en général ne sont pas ajustées dans le principe; les draperies sont mal jettées, elles sont lourdes et sales. L'architecture est de mauvais goût, c'est une vraie marqueterie, on y voit du jaune, du vert, du gris, du rouge. Les figures accessoires dont le sujet pouvoit se passer, sont mesquines; le ton local est d'un gris qui donne le frisson. Je ne vous entretiendrai pas, mon ami, de la morale que porte avec soi ce sujet, il est trop connu de tout le monde, pour en remplir mes pages, ce trait est tiré du 5e. acte de la tragédie de Rodogune. Passons maintenant à un autre Tableau du même auteur, N°. 14. Il représente Sapho, qui n'ayant pu malgré son amour, sa beauté, ses talens, fixer près d'elle l'ingrat Phaon, quitte Mytilène, et vole en Arcadie, au promontoir de l'Eucade où après avoir fait mille imprécation et brisé sa lyre, dont les tendres accords n'ont pu ramener un perfide, poussée par les fureurs d'un amour désésperé, se précipite du haut du rocher au sein de la mer. Ce sujet bien rendu eût porté la terreur dans l'âme du spectateur; on eût frémi, on se fût gardé de se laisser entraîner vers une passion qui enchaîne les ames honnêtes aux plus affreux forfaits; mais que M. Taillasson, hélas! est loin de ce but! La figure de Sapho ne dit presque

rien, elle marche bien sur le bord d'une roche, mais elle ne montre pas qu'elle veuille se précipiter de ce lieu, et si elle tombe ce ne sera pas par une volonté particuliere ; tandis que si au contraire elle eût été disposée de maniére à ce qu'elle regardât toute la profondeur de l'abîme où elle croit trouver le reméde à des maux dont la mort seule délivre, Sapho eût sans doute exprimé davantage son désespoir, et eût inspiré plus d'intérêt. Il eût fallu aussi lui donner plus de grace, la poser moins en Z; que l'expression eût plus de grandeur, qu'enfin elle ressemblât plus à une Muse qu'à une Marion; au reste il faut pour rendre de tels sujets une ame forte et susceptible de passions violentes, il faut que le Peintre s'identifie pour ainsi dire avec l'ame du personnage qu'il représente, et c'est ce qui eût été presque impossible à M. Taillasson ; les vers anacréontiques adressés à Sophie, et qu'il a publiés, donnent le dégré de chaleur où peuvent arriver ses passions. C'est un défaut qu'on peut généralement adresser à tous les Peintres, de ne se pas connoître assez, et de traiter indistinctement tous les sujets; il en est qu'on ne peut parfaitement sentir qu'en s'étant trouvé soi-même dans de pareilles situations, et c'est ce qui cent fois m'a fait crier au ridicule, quand j'ai vu des gens s'immiscer sottement à distribuer des sujets aux Artistes, comme si pour faire des tableaux il ne falloit que des mains, et ce qui paroît le plus étrange, c'est que ces gens professent les lettres et les sciences, cela revient bien à ce que j'ai dit dans ma premiere lettre, que pour faire des peintres, il faut des hommes bien

autrement organisés que ne sont même la plupart des Gens instruits. Mais en voilà assez pour cette lettre-ci, je vous porte à la troisiéme pour les numéros suivants. Adieu, portez-vous bien, et ne traitez des sujets d'histoire que quand vous sentirez votre ame élevée jusqu'au-delà d'elle même.

LETTRE TROISIEME.

MON cher ami, l'Assemblée Nationale vient de rendre un décret [1] qui donne une somme pour des travaux d'encouragement; elle est fixée cette année provisoirement à 100, 000 livres dont 70 se répartiront entre les peintres d'histoire et les statuaires; les autres 30, 000 livres seront divisées entre les peintres dits de genre, les graveurs en taille-douce, pierres fines etc. Sur cette derniere somme sera prélevée celle de 10, 000 liv. pour la continuation des vues des ports de France commencées par Joseph Vernet, et continuées aujourd'hui par M. Hue seul désigné par le pouvoir exécutif. Certes le pouvoir exécutif peut entendre parfaitement l'art politique, mais je doute qu'il soit aussi versé dans celui de peindre. A-t-il pu juger par lui-même? A-t-il vu qu'il n'y ait pas en France de peintres de marine supérieurs à M. Hue? Il a donc dans cette désignation dérogé à la loi, qui veut que toutes places et emplois

[1] On donne ce décret tel qu'il est dans le *Journal de Paris*, du 19 septembre dernier.

Hue par le privilége exclusif, bien exclusif qui lui est accordé, reste chargé du titre d'intrigant; tant que ses talens n'auront pas subi l'épreuve du concours, il seront voilés du doute de la perfection; il est donc constant, que le pouvoir exécutif qui par son adhésion à la constitution Française montre vouloir sincèrement le bien général et le particulier qui en est une conséquence, a été surpris dans cette nomination, et que cela n'a pu se faire que par la coalition du corps anti-constitutionnel, dit académique.

ART. II. *Les travaux* désignés par l'assemblée nationale seront distribués vers la moitié du tems de l'exposition publique, *& ſeulement aux artiſtes, qui ſe ſeront fait connoître dans l'expoſition de cette année.*

ART. III. Pour cette année seulement, et sans préjuger ce qui sera déterminé à l'avenir, ces travaux seront distribués par *les membres de l'Académie de P. & S.* Deux Membres de l'académie des Sçiences, deux de celle des Belles-Lettres, et vingt Artistes *non Académiciens*, lesquels seront choisis par les *Artistes* qui ont exposé cette année au sallon du Louvre.

ART. IV. Pour faire cesser toutes distinctions entre les membres de l'académie, les agréés *en cette circonstance* seront appellés à ce jugement.

Voilà, mon ami, toute la teneur du décret, il m'entraine à quelques réflexions que le plus succinctement je vais vous communiquer. L'article II. dit, *& ſeulement aux Artiſtes qui ſe ſeront fait connoître dans l'exposition de cette*

années; ces deux mots *et seulement* ne vous semblent-ils pas indiquer positivement; que les Académiciens ne pourront prétendre en aucune manière au partage de ces travaux, puis qd'ils seront *ces travaux* distribués *seulement*, aux Artistes qui se seront fait connoître dans l'exposition de cette année! Or les Académiciens étoient déjà *connus* par plusieurs expositions antérieurs à celle-ci? Donc ils ne peuven y avoir part, et l'article III. paroît venir appuyer fortement encore cette assertion: puisqu'ils n'est pas, et que légalement il ne peut pas être que les distributeurs d'une chose s'en réservent une partie pour eux. Voyez l'article ou il est dit, *ces travaux seront distrihués par les membres de l'Académie de P. & S.*

On ajoint à ces distributeurs, quatre membres des Académies des Sçiences et Belles-Lettres, apparemment pour choisir les sujets, les répartir et y joindre des instructions. Ce n'est pas manque que Messieurs les Artistes en ayent grand besoin; car il est inconcevable que des hommes es qui se destinent à peindre l'Histoire, ne sachent à peine que signer leur nom; comment seront-ils instruits de tout ce qui a rapport aux faits qu'ils rendront, quand ils n'entendent pas les langues des peuples dont ils tirent ces faits. Aussi est-ce la cause que l'on voit tant de sujets qui ne parlent qu'aux yeux. Au reste quant à la distribution des sujets, si telle est l'intention des législateurs, je m'en suis déjà expliqué. Je ne me persuaderai jamais qu'un autre que moi puisse en moi, voir mieux que moi, ce qui me convient

Il s'y joindra 20 *Artistes non académiciens*; lesquels seront choisis par les *Artistes* [1] qui ont exposé leurs ouvrages au Sallon du Louvre; on pourra donc appeller des Artistes même qui n'ont point exposé? Comment s'en rapporter au jugement d'hommes dont les talens ne sont pas connus?

Article IV. les agréés seront appellés, *en cette circonstance* à ce jugement. On présume donc que par rapport à l'Académie, les agréés sont des êtres passifs en toute autre circonssance. *Quelle incohérence de principes*!

Revenons maintenant à l'examen de quelques Nos. C'est une petite tête d'enfant qui porte celui; 4e. elle est bien empâtée, & est de M. Vincent. Vient ensuite un portrait d'homme qui est sec; puis son tableau de 13 pieds, destiné pour la galerie du Muséum, où l'on le voit actuellement: le tems qu'il y a qu'il est fait ne l'a pas rendu plus harmonieux, il brûle toujours les yeux. Il me semble que ces Messieurs les académiciens auroient pu se dispenser d'étaler des tableaux déja connus depuis tant d'années: ce qui a doublé les dépenses du Département, en nécessitant une prolongation de galeries. Mais toujours fidèles à l'égoïsme partiel ainsi qu'a celui de corps, ils n'y ont pas regardé de si près, et ont cru en réunissant tout ce qu'ils

(1) A-t-on entendu par *Artistes* les académiciens y joints, ceux seuls qui ont exposé cette année comme le porte l'article II. Non, car autrement ils seroient juges et parties.

avoient fait de mieux écraser les nouveaux venus. Ils ont été un peu déçus dans leur croyance, il n'y a pas de mal à cela ; de petites leçons de tems à autre corrigent les hommes, et je vais en donner une à M^r. Vincent, qu'il mérite bien pour avoir rompu la ligne des grands tableaux en faveur de son No. 750. Je croyois qu'une exposition libre ne souffriroient point de distinction particulière. M. Vincent (1) prouve le contraire : son tableau de Pyrrhus à la cour de Glaucias est descendu de 6 p. environ plus bas que ceux de pareille mesure. Ce n'est pas, comme vous savez, mon ami, un mince avantage. Le spectateur se place naturellement au point de distance ; les figures ne perdent plus leur proportion, et ne vacillent point dans leur aplomb ; le tableau moins penché en avant, reçoit mieux la lumiere [2] qui glisse sur celui plus élevé et fait porter une ombre a chaque grain de toile, à chaque épaisseur de couleur, ce qui répand totalement une teinte grise ; dans laquelle s'absorbe tout l'éclat des couleurs. Le fini brille encore davantage, et comme M. Vincent excelle principalement en cette partie, il a fait un petit coup d'aristocratie, en plaçant son tableau

---

[1] M. Vincent étoit l'un des commiſſaires décorateurs.

(2) Le ſallon du Louvre eſt éclairé du haut, & pour que les grands tableaux ne ſe *glacent* point aux yeux des ſpectateurs, on eſt obligé de leur donner une pente très précipitée, en ſorte que la lumière deſcend obliquement deſſus. Les tableaux qui feroient bien dans ces places ne se ſupporteroient pas ailleurs.

plus favorablement que les autres; mais aussi il en résultera que nous verrons de plus près ses défauts; il n'y en a pas de bien capitaux; cet Artiste a trop de talens pour cela, mais cependant il n'est pas au-dessus de la critique.

Glaucias d'abord est froid, son accueil ne répond pas à la foiblesse et à l'âge du suppliant; la tête ne dit rien; elle est faite d'après celle de Mithridate antique, seulement dans l'original les yeux sont mieux ensemble. La draperie blanche est supérieurement peinte, mais il fait bon à Glaucias d'être assis pour en être couvert; la Reine assise dans le même siége que celui du Roi, paroît n'avoir que la jambe droite, la gauche est perdue; la tête de cette femme ressemble beaucoup à l'Epouse du Roi des Français; il y avoit à choisir un caractére de tête plus historique, la pose est triviale. Vient ensuite un vieillard, dont la tête est belle et faite d'après celle de l'Hercule Farnaise, cette figure seroit bien drapée, si le manteau eût été agencé de manière opposée; les Anciens le portoient du côté gauche qui deux fois en étoit recouvert; les chaussures sont exactes; les Illyriens avoient des anaxirides; mais ils portoient aussi une tunique qui leur étoit particuliere qu'on appelloit *Dalmatique*, des Dalmates, même peuple que les Illyriens, elle étoit ornée de clous de pourpre. Je cherche cette tunique dans ce tableau. Après ce vieillard, est une jeune Fille vêtue en vert, on ne sait si c'est la jambe gauche ou la droite qui vient en avant; une lumiere qui file le long

de cette figure en détache une autre à genoux au premier plan, qui n'est pas heureusement dessinée ; l'épaule gauche est trop haute, la cuisse du même côté est trop courte et ne se trouve pas même en la cherchant. J'avoue que je n'aime pas cette figure ; je la trouve dans le système de l'école académique, qui veut qu'en un seul tableau, n'importe quel est le sujet, il s'y trouve figures assises, couchées, debout, à genoux, etc. Les soldats qui sont derrière ces femmes semblent être aussi bien ceux du Roi Glaucias, que ceux de Pirrhus. Il faudroit donc qu'ils parussent étrangers à la cour du Roi.

Je voudrois savoir pourquoi au milieu du diadême de la Reine, on voit un Rubi ; et des éméraudes? La scène se passe avant l'an du monde 3730, plus de 272 avant J. C. Les pierres fines et polies n'étoient pas connues en Illyrie vers ces tems, ni la colonne Trajanne qu'on aperçoit dans le fond du tableau, qui fut élevée à Rome, que passé l'an 117 de l'ère chrétienne. Malgré toutes ses erreurs, M. Vincent est toujours un habile garçon. Vous êtes sans doute, mon Ami, d'un avis pareil au mien, voici la nuit qui s'avance ; adieu, à demain ; il vous faudra du courage pour entendre mes premiers numéros.

LETTRE QUATRIEME.

Je reçois à l'instant la lettre que vous m'envoyez, et j'y réponds de suite ; vous m'observez que je suis entrés dans des détails sur le n°.

750, sans faire aucune mention de ce que j'ai pu découvrir qui tendît à mener les hommes au sentier de la vertu; ma foi, mon ami, je confesse la vérité; mon cœur, mon ame n'ont rien ressenti à l'aspect du sujet de Pyrrhus, traité par M. Vincent, ce n'est pas que ce sujet ne fut susceptible d'une sorte d'intéret, car bien rendu il eût pu faire n'aître en moi la pitié qu'on porte aux malheureux, j'aurois partagé avec les assistans la crainte de voir réjetter la protection qu'ils implorent, et la douce joie se seroit glissé dans mon cœur lorsque j'eus vu Glaucias tendre à cet enfant une main secourable; mais pour éprouver ses sensations il eût fallu que les acteurs en fussent eux-mêmes pénétrés, et qu'avant eux M. Vincent les eussent ressenti.

(M. *de Lafontaine* Agrée.) Ce peintre d'intérieurs d'Eglises gothiques, a plusieurs tableaux plus ou moins bons, dans ce genre insignifiant et désagréable à l'œil tant soit peu ami du bon goût.

(M. *Monsiau* Académicien.) Je vous ai demandé du courage, c'est ici qu'il en faut. si M. Monsiau n'étoit pas un jeune homme & accadémicien je n'en parlerois point, mais avec le tems, le travail, & sur-tout la méditation, il arriveroit peut-être à se rendre supportable; je voudrois pouvoir vous en parler en bien, d'autant plus que vous le connoissez; mais c'est difficile. Le No. 6 sous lequel premierement il se présente, offre le portrait d'une jeune Fille, c'est au-dessous du mauvais... Son, N°.

13. qui vient ensuite, est un tableau long et étroit; on y voit le retour d'Ulysse dans son palais, après avoir tué les amans de Pénélope; il est dans l'action d'ordonner aux femmes de sa suite d'emporter leurs corps; ce sont des groupes par-ci, des groupes par-là, des figures enchâssées les unes dans les autres, & pillées par-tout. Sur le devant à gauche du tableau, est un amas de morts entassés, dans lequel on découvre une femme commençant d'exécuter l'ordre d'Ulysse, elle relève une espèce de gueux dont on ne plaint pas le sort, car il falloit être bien osé de prétendre à Pénélope torché de la sorte. Votre ami Monsiau, qui n'est pas un grand Grec, en sujets Grecs, a pour comble de perfection revêtu les poursuivants de belles cuirasses rouges, bleues, vertes, jaunes, sans s'embarrasser si dans l'état civil, dans un festin, dans l'intérieur d'un palais, on doit avoir des armes défensives comme sur le point d'une expédition périlleuse. J'ai pourtant remarqué dans cette confusion de figures une fille les bras étendus à terre qui m'a paru assez joliment peinte. Suivent de M. Monsiau, plusieurs petits dessins Aquarelles qu'il eût pû se dispenser de nous montrer; puis une petite esquisse d'un Philoctète dans l'Isle de *Lemnos*: cette figure de Philoctète est bien pensée; il est bien maître du carquois qui renferme les flèches d'Hercule. Ulysse & Palamède ne sont pas aussi bien. Au total, c'est ce qu'a fait de mieux cet Académicien;

ne dites pas, mon ami, que je suis injuste envers lui; depuis plusieurs années on voit ses œuvres, c'est en dire assez; je vais vous ramener à de meilleurs choses.

M. *Valenciennes Acad.* a le N°. 7. sur son premier paysage. Il en a cinq autres encore qui sont fort bien, ils offrent ou des sites de la Grece, ou de ceux d'Italie; on se proméne avec plaisir dans les tableaux de cet homme; ce n'est pas un tas de rochers, de précipices, qui forcent le spectateur à ne pas entrer plus avant que le cadre. La campagne doit contraster avec le cahos des villes, elle doit être une promenade de délassement; il est fatigant de gravir les monts, de s'arracher aux ronces, et de tomber enfin dans une plaine, brisé et moulu.

Le N°. 38 se fait remarquer; c'est Œdipe à Colonne; ce tableau porte un caractére vraiment historique dans le ton comme dans les formes; j'aurois désiré qu'il y eût dans le fond quelques monumens plus considérables qui indiquassent la ville d'Athènes dont Colonne n'étoit pas éloignée; les figures de M Valenciennes ne sont pas bonnes, c'est dommage, il ne manque que cela à ses tableaux.

Je ne vous dis rien du paysage, car à mon avis c'est un genre qu'on ne devroit point traiter, ou il faudroit des tables grandes comme l'espace pour en exprimer les vérités, je m'en rapporte en cela à l'homme de la nature quand on lui diroit que les 15 lieues d'horizon qu'il voit de sa cahute, le ciel, les montagnes, les fleuves, les mers, les

chênes énormes qui l'environnent, sont renfermés dans six pouces quarés, je crois que sa réponse seroit un gros éclat de rire, s'il ne prenoit pas un bâton.

(*M. Legillon Acad.*) à plusieurs tableaux de paysages & d'animaux, le N°. 639 est un chien dans le genre de Paul Poter; mais tous ces chercheurs-là ne trouvent pas grand chose. —

Robert Acad. — N°. 9. Cet Artiste a mis douze tableaux, par ce nombre, on voit comment il les fait? Les numéros 186 et 204, sont deux bons tableaux fermes de ton, et deux de ses plus anciens.

[*Robin* agréé.] N°. 15. St. Louis rendant justice dans le bois de Vincennes, tableau de 17 pieds sur 12; le sujet est bien conçu, le Roi a de la grandeur & de la bonté tout à la fois, ce qui s'allie si rarement chez les personnages de cet Ordre le groupe du second plan est d'un homme d'esprit. Comme M. Robin s'occupe plus des lettres, que de la peinture; je ne dirai rien sur sa manutention, ni sur sa couleur qui offre cependant une bonne teinte, il y a des choses qui rappelle *Lafosse.* M. Robin a deux autres têtes qui sont portraits.

M. *Gisoust*, Acad. Il a deux tableaux l'un n°. 16, et l'autre 769. Le premier est le portrait de Mademoiselle Orléans, prenant une leçon de harpe; il est parfaitement ressemblant; Madame Brulard, ci-devant Sylleri est bien aussi; sur le premier plan est une jeune personne debout, je ne la connois pas, ouvrant un cahier de musique, elle est pleine de grace, et de la plus jolie fi-

gure ; ce tableau a de la fraîcheur ; je suis fâché de voir un homme né peintre, comme M. Giroust, s'amuser à faire des portraits, lui dont on connoît un Œdipe à Colonne si profondément pensé.

Son deuxieme tableau représente Sainte Félicité exhortant le dernier de ses fils à suivre l'exemple des premiers qui marchent au martyre. La marche de la composition est neuve, le bourreau est d'un bon caractére de forme, et l'enfant qu'il entraîne lui résiste bien ; ce tableau inspire un intérêt tendre, on ne peut pas trop juger de la tête de la Sainte, c'est, dit-on, le portrait encore de Madame Brûlard ; pour les enfans ils ressemblent à ceux de la Maison Orléans.

Comment Madame Brulard dont les ouvrages ont fait voir qu'elle avoit un esprit au-dessus du vulgaire, a-t-elle pu demander que des portraits français et sur-tout le sien, servissent de têtes à des figures d'un sujet romain ? S'il n'y a pas là-dessous un petit grain d'orgueil aristocratique de la part de Madame Brulard, qu'y faut-il voir ?

(M. *Lagrenée* J. Acad.) N°. 17. Ulysse dans l'isle des Phéaciens, venant se jetter aux pieds d'Alcinoüs, & d'Arètè sa femme, pour en obtenir des secours ; sujet de bien peu de caractére ; ce peintre paroît l'avoir préféré ce à d'autres, pour nous étaler un luxe en accessoires qui doit être toujours subordonné aux figures ; il est cependant vrai que chez les Phéaces il régnoit une molesse & un luxe démesuré ; mais quel pouvoit être ce luxe & cette molesse, chez un peuple dont la fille du Roi

alloit elle-même laver au loin ses robes? Il faut prendre garde de ne pas confondre les mœurs antiques avec les nôtres; j'aurois aimé voir dans le fond de ce tableau de M. Lagrénée une indication des jardins d'Alcinoüs, si vantés par les poëtes.

Voyons à présent les personnages qui ne me semblent pas ajustés dans le costume qui leur convient.

Ulysse n'a pas la figure d'un homme qui a fait dix ans la guerre, & qui depuis sept courts les mers; l'Artiste a mis derrière lui un nuage qui prête à une plaisanterie d'autant plus sensible que l'effroi d'un homme placé derriere lui, ne paroît venir que du bruit singulier qu'Ulisse a pu dans sa pose laisser échapper. Quant à la maniere de peindre, c'est toujours la même par-tout: on ne rencontre dans ce tableau, ni expression de tête, ni expression de mouvemens; ce sont vraiment de ces ouvrages faits pour convenir aux Phéniciens, dont je vous ai déjà entretenu.

M. *Swagers* N°. 19 — et plusieurs autres. Des marines, dans le genre hollandois; cela ne dit rien.

M. *Montreuil* N°. 21 — et autres. Oiseaux, Rats, etc. sculptés en bois; les commissaires décorateurs auroient dû mettre cela au rang des sculptures. Dans le travàil de ces objets il y a de la patience et de la délicatesse.

M. Sarrazin. 23.— Genre de paysage. Une marine. J'ai fort envie, mon ami, de passer toutes ces sortes de tableaux, c'est toujours la même chose, du plus au moins; faites-moi le plaisir

de me marquer si cela vous est égal, en attendant je vais continuer les nos. qui suivent.

M. Danloux. Peintre de portrait, a plusieurs petits tableaux, dits de genre; sous le no. 24 est un peintre de paysage, dans son lieu d'étude, c'eſt-à-dire *dans un payſage*; --il y a une très-grande vérité et d'effet et de couleur. Le pendant est un même sujet, il a le même mérite. N°. 41. est une scêne familiere, les têtes paroissent portraits; il est moins heureux que les premiers; la teinte est violette. — Il est une autre petite femme devant une glace, *malice bourgeoise*; dont je ne me rappelle pas le numéro.

Le reproche qu'on peut faire à M. Danloux, et d'être trop égal par-tout, soit de pinceau, soit même de couleurs : cet Artiste n'est pas de l'académie, il est cependant bien supérieur à la plupart de ceux qui traitent ce même genre, qui ont fait tant de bruit, et dont on ne parle plus; vous savez qui je veux dire. Comme ils n'ont rien mis au salon cette année, je me tais, mais qu'ils prennent garde pour l'avenir.

P. S. Dans l'appréhension où je suis, que vous me demandiez de sauter à pieds joints par-dessus tous ces genres particuliers, je vais vous dire quatre mots, pour n'y plus revenir, sur les copies de bas relief de M. *Sauvage*, numéro 26. Il me semble qu'un écolier de six mois feroit mieux que cela, car il suivroit la nature, mais M. Sauvage a mis de son goût, de son pinceau, aussi n'y a-t-il rien, puisqu'il n'y a pas de relief, il faisoit mieux jadis, lorsqu'il n'étoit pas académicien.

M. Sauvage a exposé un nombre si prodigieux de tableaux, que cela devient fatiguant; je n'entrerai dans le détail d'aucun.

LETTRE CINQUIÈME.

Vous n'êtes point d'avis que je passe sous silence Messieurs les peintres de *bouteilles*, *chiffons*, *platres*, *cailloux* &c. &c; il faut donc ainsi m'apprêter à vous écrire des volumes in-folio; eh! non, certes, je n'en ai ni le tems, ni la volonté. Hé! que diable, le sallon ne fourmille que de ces sortes d'ouvrages, on ne finiroit pas. Allons, allons, mon cher ami, laissons-là tous ce fatras, ou bien je quitte; c'est ce me semble bien assez d'en traçer les premiers Nos. pour aller d'ordre; il est un tas de *croûtons*, dont les noms doivent rester oubliés; jusqu'à ce qu'enfin ils se montrent dignes. Vous avez le livret du sallon, vous pourrez vous en rendre compte;

N°. 27 & beaucoup d'autres occupés par le même auteur.

M. *Sablet*. — Scène familière. Il y a de l'expression dans les têtes, mais pauvres, cela manque d'essor en général; cette scène paroît représenter une fille enceinte, ramenée à sa famille; le coupable est à genoux, parlant au père; une sœur dans le fond, se trouve mal, &c. le lieu de la scène; est une pièce par bas, donnant sur un jardin, le caractère en est assez bon.

M. *Pajou* fils. — N°. 29. Jetta, massacré dans les bras de sa mère, par l'ordre de Ca-

racalla son frère, sujet romain, & heureusement traité; les expressions sont vraies, le ton de couleur est vigoureux; le Jetta est bien drapé, la mère n'est pas coëffée dans le même style, elle n'est pas assez amplement habillée, les dames Romaines que nous offrent les statues antiques, ont une sorte de vêtement qu'Horace appelle *palla*, & qu'elles mettoient par dessus la *ſtolæ*. *M. Pajou* auroit pu suivre la tête antique de Jetta.

Que l'Artiste a bien représenté ce coquin de Caracalla, vous ne sauriez croire, mon ami, — combien je trouve d'attraits à voir traçer les crimes monstrueux de tous ces vils & infâmes scélérats, qui à quelque prix que ce soit veulent dominer la terre; oh! pour eux dans mon cœur, je sens avec plaisir naître le souhait que Néron faisoit pour le genre humain; je voudrois qu'ils *n'euſſent tous qu'une même tête pour l'abattre d'un seul coup.*

M. *Pajou* a deux autres tableaux, l'un une étude d'homme, vu à mi-corps; l'autre un portrait de vieillard; qu'il ne fasse plus de portraits, M. Pajou; les talens d'un peintre d'histoire, sont à tous les hommes, et non à un seul; qu'il marche, il tient la bonne route; mais jeune homme, gardez-vous des fleurs semées dans le chemin, ne profanez jamais vos pinceaux à rendre sur la toile les Adonis, & les Plutus; à moins que ce ne soit pour les couvrir du plus vil mépris. . .

M. Echard, *Agréé.* Le n°. 30. a beaucoup de vérité dans la couleur, tous les autres tableaux de cet

auteur sont du même genre, ils représentent des vues de Hollande.

M. Vestier, Acad.— N°. 31. Beaucoup de portraits sous différents numéros, c'est le procédé de la miniature employé en grand.

M. Béguyer Chancourtois.— N°. 32. Paysages; il en est quelques-uns de bons dans le nombre qu'a exposé cet Artiste, celui dans lequel est représenté Hyppolite, a du fracas.

M. Vignaly, à Rome.— N°. 33. Pyrrhus présenté à Glaucias, même sujet que le numéro 750, mais il est ici traité d'une maniere bien supérieure, le groupe qui implore la protection du Roi, est plein de sentiment, celui de la Reine, du Roi et des Sages qui l'environnent, offre exactement les mœurs de ces tems reculés, j'aurois désiré que la main de la Reine se fût étendue sur l'enfant en signe de protection; enfin je ne puis dire mieux, sinon, que le Poussin qui a traité le sujet qui précède celui-ci, n'auroit peut-être pas désavoué, comme de lui, la marche & l'entente générale du tableau de M. Vignaly. Je porte, mon ami, un jugement d'autant plus déterminé sur ce tableau, que la Chronique de Paris vient d'élever celui de M. Vincent du même sujet, au suprême degré, et ravale beaucoup, celui dont je vous entretiens; en vérité, Messieurs les journalistes, on peut vous dire cruement (vous le méritez bien,) que vous vous entendez en peinture, comme Midas en musique; il ne faut pour s'en convaincre, que lire votre feuille du 2 octobre, et j'affirme avec force qu'il

n'y

n'y aura plus pour cacher vos oreilles d'assez large bonnet.

Imaginez-vous, mon ami, que la Chronique à l'impudence de préconiser un tableau, qui a concouru pour les prix accordés aux talens naissans, qui n'a pu obtenir la plus légère mention, & qui plus est, fut regardé même par ses camarades comme très-inférieur. Jugez maintenant ce qu'il doit paroître à côté des David, des Renault, des Ménageot, des etc., etc., etc., entre lesquels on le voit placé. Fidèle aux principes que j'ai posés et dont je vous entretins avant-hier, je crois de ne pas me compromettre en transcrivant les noms *d'imbéciles ignorans*, de les désigner seulement par leurs Nos. J'avois compté, dans ce nombre le Sr.... mais Dieu! ne dérogeons point, son N°. suffira; il passera à son tour. Je vais seulement vous dire, que c'est une sorte de Sufanne, conduite devant Daniel, qu'on voit au fond de la galerie.

Revenons au tableau de M. Vignaly, dont nous nous sommes écartés par cette digression; je disois que ce tableau est bien composé, qu'il est drapé d'un bon style, mais qu'il se trouve dans le dessin des incorrections; l'épaule du Roi est trop étroite sous la tunique, l'avant-bras est un peu fort, surtout l'attachement du poignet. Quand à l'effet, je ne peux guères vous en parler ainsi que du ton, qui paroît égal dans une harmonie verte; mais au fait, comment juger d'un tableau couvert d'une épaisse poussière dans laquelle, par place, des doigts sont imprimés; il

me semble que par délicatesse M. Vincent comme auteur d'un pareil sujet, et comme commissaire décorateur, auroit dû la faire enlever, mais souvent avec raison l'on redoute le parallele.

M. Bruandet. N°. 35. à 768. Un fort bon paysage, les devants semblent un peu noir. Dans un jour vague les ombres sont indéterminées.

N°. 37. Ce sont de tristes imitations de la couleur de Rubens; elles sont données pour esquisses, on ne doit montrer en public que des choses faites, et sur-tout originales; cet auteur a plusieurs têtes encore dont je ne vous parlerai point, quand vous viendrez à Paris, ainsi que vous me le faites espérer, vous porterez vous-même le jugement qu'il convient sur ces sortes de productions. Adieu, bon soir, voilà trois pages d'écrites, c'est assez pour aujourd'hui, *demain je remplirai* la quatriéme.

Le premier Artiste qui se présente d'ordre numérique est une personne née compatriote,

Du plus grand des humains qui vécut parmi nous.

M St. Ours, est Genévois. Cet Artiste encore à Rome aujourd'hui ne s'attendoit pas que l'on mettroit ses tableaux au Sallon sans son consentement. Le particulier à qui ils appartiennent, n'avoit le droit que de les exposer en vente, & non dans un lieu d'encouragement; il vous feroit fort désagréable à vous, mon ami, ainsi qu'à tout autre, que des ouvrages sur les-

quels vous n'auriez mis qu'une légére attention, fussent apportés au jugement sévére du public, c'est bien agir, ce me semble, contre le droit des gens; c'est s'exposer à compromettre leur réputation; mais passons aux tableaux.

Le No. 39. Jeux Olympiques institués par *Iphitus*, selon *Strabon*, ou par Hercule selon *Plutarque*, et *Diodore*, en l'honneur de Jupiter Olympien; ces jeux qui se célébroient tous les quatre ans, renfermoient cinq sortes d'exercices; savoir, la course à pied, à cheval, et sur un char, (c'étoit le plus brillant) le saut, le disque, le ceste, & la lutte; il paroît que M. St. Ours dans cette esquisse, [car ce n'en est vraiment qu'une) n'a voulu exprimer que ces deux derniers, l'un par un athléte qu'un disciple d'Esculape soulage dans ses douleurs; et la lutte qui occupe actuellement la scene. Il me semble avoir lu dans les auteurs, que les femmes n'étoient pas admises au nombre des spectateurs de ces jeux; que Callipâtre seule de toute l'antiquité en eut le droit parce qu'elle étoit mere, femme, fille et sœur de vainqueurs aux jeux Olympiques; or si cela est constant, M. St. Ours a fait une faute de costume, puisqu'il a mis sur le devant de ce tableau et dans l'aréne même plusieurs femmes, & entre-autres une toute jeune fille, que l'une de ces femmes est assise sur un siége d'usage ordinaire, & a sous les jambes un marche-pied pour les soutenir, ce qui ne paroît pas tenir à la vérité.

Puisque je suis en train d'écrire et que j'ai

encore un instant à moi, je vais vous le donner et continuer l'article de M. St. Ours, sur une feuille volante que je joindrai à ma lettre.

Le second tableau de cet auteur offre n°. J'ai oublié de vous dire auparavant ce que j'ai trouvé sur les Jeux Olympiques, quand au dessin et à la couleur de cet Artiste; le premier ne me paroît pas bien pur, mais j'ai dit que c'étoit une esquisse. Dans sa couleur il entre beaucoup de blanc et de jaune de Naple, ce qui lui donne l'air ivoire. Les groupes du fond sont fort joliment agencés, seulement on desireroit distinguer davantage les différends peuples de la Gréce qui avoient droit de séance a ces jeux. Revenons au numéro laissé.

(Le no. 675.) est un mariage Germain, dont les figures sont joliment dessinées, ainsi qu'un cheval placé derriere; le fond est bien, quand aux lignes mais d'une couleur peu gracieuse, en outre les Germains ne s'habilloient pas comme les Grecs, pour le sujet il ne dit rien par lui-même. Vient après (toujours du même auteur) le numéro 687; c'est l'exécution dune loi posée par Licurgue, qui vouloit que tous les enfans fussent soumis au moment de leur naissance à l'examen du Lesche et des anciens de sa lignée qui assis visitoient l'enfant; et s'il le trouvoient bien constitué, lui assignoient une des neuf mille parts des héritages pour subvenir à sa nourriture; mais s'il étoit dans le cas contraire, c'est-à-dire foible ou difforme, on l'envoyoit jetter dans les apothetes. Voilà selon moi, de ces loix horribles qui dégradent bien l'humanité. Eh! de quel

droits les hommes attentent-ils à l'œuvre sacrée de la nature? Qui a donc pu leur inspirer, dites mon ami, cette rage infernale de détruire tout ce qu'ils rencontrent, jusqu'à l'être même qui leur ressemble? Qui a comme eux toutes les facultés d'agir et de penser? s'ils ont des droits sur la terre, ces droits ne peuvent s'étendre que jusqu'à l'œuvre de leurs mains, et non sur cette machine que toutes les puissances de la terre en vain réunies, ne sauroient rétablir; mais hélas! jusqu'où m'entraîne mon âme et mon cœur, je ne m'apperçois point que leurs épanchemens deviennent des crimes, puisqu'ils sont opposés aux loix qu'à promulgué un peuple qui pouvoit être le plus grand, le plus sage de la terre, en anéantissant à tout jamais ces loix sorties du sein de la barbarie; ces loix de sang qui font horreur, et que la nature frémissante repousse loin d'elle, en dérobant son visage douloureux.

LETTRE SIXIÈME.

Mon ami,

Jetté dans des réflexions morales, sur l'une des loix de Sparte, je n'ai pû vous parler des défauts qui se rencontrent au tableau de l'examen des enfans de ce pays. Le sujet pouvoit s'offrir sous deux rapports, et produire dans l'un et l'autre une forte impression. L'on pouvoit les unir même; l'opposition y eût encore

ajouté d'une part, l'on eût fait sentir toute l'horreur que de telles loix mettent dans l'ame de tout homme pénétré de la destination de son être, de l'autre la soumission des citoyens aux loix toutes injustes qu'elles soient; or ces deux rapports ne sont point exprimés dans le N°. 687; en outre le ton de couleur est noir et sale, les personnages placés dans l'ombre, se confondent avec la muraille; ni les figures, ni leurs ajustemens n'ont un style assez sévere. Le caractère du dessin est généralement petit, il y a des incorrections. L'homme qui donne à examiner son enfant, n'est pas ensemble, et celui qui se dérobe a l'affreuse douleur de ne pouvoir survivre à lui-même, a les jambes & les pieds mal attachés.

M. Barbier, l'ainé; acad. a plusieurs objets, le principal Noté. 43, est l'instant où à l'issue d'un souper Lycurgue présente Charilaüs, aux Lacédémoniens en leur disant : *Spartiates, voilà votre Roi!* Qu'un plus sage eût qualifié de substitut de la mort. (1)

Ce tableau ne présente point l'effet convenable; il est éclairé du jour naturel; la scène doit se passer à la clarté des lampes, une loi de Lycurgue vouloit même qu'après le repas l'on s'en retournât hardiment dans l'obscurité de la nuit.

De plus Lycurgue, paroît être venu avec

---

[1] La mort sans être rassasiée, lasse d'immoler des victimes, remet sa faux entre les mains des Rois. (YOUNG.)

l'enfant, tandis que ce sont ses valets qui le lui apportèrent dans la salle où il étoit à souper. Le tableau est donc manqué en ses deux points, il l'est encore par la roideur des figures, par la sécheresse & l'âcreté des couleurs, par son peu de dessin, par sa composition maniérée & recherchée. Que veut dire cet homme qui traîne un bassin, sur le devant du tableau, & qui n'est pas plus à la scène, que n'y fut M. Barbier, lorsqu'il le fit ? Le fond est d'un assez bon genre, mais d'un gris bleu qui ne s'harmouise pas.

M. François. N°. 44. Plusieurs portraits sous différens Nos. M. François a de l'esprit ; ses vers sont charmans, ses portraits quoique bien, n'ont pas tout à fait la même légèreté.

M. Saint-Martin. 45. Des paysages en assez grand nombre.

M. Restout, agréé. n°. 46. Tableau de 9 pieds sur 6. tiré de l'école Militaire, & fait depuis vingt-ans environ, cet ouvrage est hors de critique, ainsi que deux ou trois portraits du même ; du même encore est un tableau, sujet d'Anacréon avec sa maîtresse, qui ne présente pas l'idée qu'on se fait de ce charmant poëte Grec ; ce morceau qui servit d'agréément à l'auteur il y a 30 ans, ne se ressent guère de l'influence que Rome a sur tous les ouvrages de l'art faits chez elle.

M. Ducreux. no. 47. et d'autres. Des têtes de bois charpentées. Un bâilleur pour faire rire les laquais.

M. Voiriot. 49. Des portraits.

54. Portrait d'un Notaire avec sa famille ; on voit dans le fond, celui du premier Fonctionnaire public. Cet auteur a d'autres ouvrages. Toujours portraits.

56 Un Caïn, c'est réellement comique !

M. Suvée, Acad. N°. 57. L'ange Raphaël disparoissant aux yeux de Tobie & de sa famille ; sujet aussi peu vraisemblable, que spirituel, aussi la représentation s'en ressent-elle, on diroit que le corps de Tobie, n'a été couvert de son manteau *très-rouge*, qu'après avoir pris la pose qu il tient ; il me semble que les anciens entouroient leurs corps de leurs vêtemens. M. Suvée a dans la galerie, N°. 195, un autre tableau, qui fut exposé il y a dix ans, dès l'instant qu'on le vit on lui assigna sa vraie place, il n'en a pas changé depuis ce tems. Plusieurs portraits tout aussi mauvais, M. Suvée est aujourd'hui trop âgé pour profiter des leçons qu'on pourroit lui donner.

Le Vafe eft imbibé,
L'étoffe à pris fon plis.

Ainsi passons à 58. Thésée levant la pierre sous laquelle étoient les brodequins & l'épée de son père. J'avois fort envie de passer le nom de son auteur, d'autant plus qu'il arrive de Rome, & que lorsqu'on ne fait pas mieux que ce qu'il nous montre, après un tel voyage, on n'est jamais un grand sire en peinture. Je

ne vous parlerai point du sujet qui ne dit rien, de la composition qui n'en est pas bonne, du dessin qui ne vaut rien; de l'expression, il n'y en a pas; du raisonnement ça en manque partout, enfin c'est ce qu'on appelle une très-mauvaise chose; M. *Desoria* digne élève de M. Restout, devroit plutôt faire des souliers, il apprendroit peut-être, par ses confrères, les cordonniers, que chez les Grecs au tems de Thésée, on ne garnissoit pas les brodequins de queuës de martres, & qu'on n'avoit pas de grosses & sales couvertures pour habillement, &c, &c, &c, jusqu'à demain.

LETTRE SEPTIÈME.

J'arrive du sallon je ne vous ferai pas, mon ami, de bien longs détails, je n'ai qu'un instant.

M. Bidault. N°. 59. C'est un paysage d'une composition grande et pittoresque : les lignes des fabriques sont on ne peut pas plus heureuses, cela tient beaucoup au style des paysages de Poussin, qui comme vous savez ne sont que les portraits d'Italie.

Les verds du premier plan sont trop crus.

M. *Tournay*, n°. 60. Des vues d'Italie, c'est foible.

M. *Van-Spendouck*, Acad. no. 61. Une grappe de raisin parfaitement imitée, ainsi que les mouches et les gouttes d'eau; ce qui plaît beau-

coup aux femmes. Cet auteur a des corbeilles de fleurs plus *éclatantes* que la nature.

62 Paysages tant à gouache, qu'à l'huile.

63 Une descente de croix.

65. Tabagie, l'Auteur a sans doute désigné son goût particulier.

67. La liberté rendue aux ordres monastiques; de la charge sans esprit.

M. *Roslin*, Acad. 68. Son portrait connu depuis long-tems; d'autres portraits encore.

70. ACADÉMICIEN. Voila encore une des bonnes choses du Sallon, je laisse pourtant le nom de l'auteur dans l'oubli; le public croit voir dans la représentation de cette sainte Famille, une sorte d'allégorie; si cela est, ça ajoute encore à l'éloge du peintre et du tableau. Dans la galerie est une autre *page* n°. 241, qu'on a vu il y a six ans, que depuis on a oublié, et que je ne peux faire revivre.

M. *Fabre*, à Rome. no. 71. Figure d'Abel, que je ne vous dessinerai pas, vous le trouverez tout entier dans le tableau de Van-Verff, gravé par M. Porporati; mais ici un peu mieux posé et d'un plus grand caractère de dessein, cette figure est parfaitement peinte et réunit les suffrages du public connoisseur. M. David seul la trouve mauvaise; ce n'est pas étonnant; M. Fabre est sorti de la maniere de son maître, (1) et hors de cette maniere, point de salut. Je

(1) M. Fabre est éleve de M. David.

trouve dans cette figure, quoique fort belle, que l'artiste n'a pas assez fondu en masse les journées de travail, c'est-à-dire, qu'un bras, une jambe, le corps différent entre eux de couleur & de manutention ; la tête paroît cernée au corps, & la lumiere qui frappe l'épaule droite avance plus que la tête, mais c'est toujours une bonne chose; que M. David peigne aussi moëleusement que son élève, et nous serons plus content de lui.

M. *Fabre*, a fait depuis son Abel une Suzanne surprise au bain. Ce tableau est inférieur au premier, mais on y reconnoît toujours le pinceau d'un maître, la couleur en est un peu égale, c'est dommage, on y remarque aussi que la cuisse de Suzanne est forte, de méme que son cou, la tête n'est pas ensemble, et les vieillards sont forts, ce tableau ne vaut pas le premier, on le trouve dans la galerie no. 305.

M. *Bourgeois*, no. 73 Des paysages facilement conçus, exécutés de même; il faudroit que M. Bourgeois étudiât davantage l'harmonie des tons.

75. Toutes les critiques disent Croute, je dis comme elles.

77. Ma foi, M. *Beaugeay* couroit de gros risques, j'ai été le revoir et je l'ai nommé. Ce sont des fabriques où il y a de la vérité.

78...... Perdrix morte.

80 Portrait d'un homme qui n'a pas varié et qui par cela mérite une sorte d'estime. Le talent de son peintre ne vaut pas grand chose;

mais au fait, qui l'eût voulu peindre ouvertement dans les circonstances présentes ?

83. M. *Walin.* Une tempête, et d'autres paysages.

O Dieux, que de numéros sans noms !

84. A ne pas regarder.

85. Hé! hé! quelque chose, mais les autres numéros du même auteur !

86. Ce sont des portraits d'une demoiselle, on lui a joué un mauvais tour en lui conseillant de mettre ses ouvrages au Sallon. Allons, adieu mon ami, je vole à mes emplois, sitôt que je serai libre, je reprendrai mon examen.

LETTRE HUITIÈME.

Hé quoi ! toujours des paysages, hé mon ami nous n'en finirons pas !

Le N°. 87. en est un de *M. Denis* — le N°. 88. un autre de *M. Bocquet,* puis vient une femme, Mdme. *Gault de Saint-Germain*, qui ne feroit pas mal, si elle savoit dessiner. 91. Encore un paysagiste. 94. Une tête d'Artémise qui fut exposée à la place Dauphine en l'année 1787. Qu'alors on dit être faite par M. *David* & retouchée par Mlle. *Laville,* cette personne passe pour être jolie, j'aime fort les jolies femmes, ainsi que vous savez, mais lorsqu'elles s'occupent plutôt à laver leurs chausses, qu'à faire de la peinture.

N°. 95. Marine par M. Cazin. — N°. 97. Un cheval par un Académicien nommé B.... :

[*M. Gauffier*, *agréé*, à Rome, où il a fait tous les tableaux que nous voyons] Le N°. 98. est Alexandre mettant son cachet sur la bouche d'Ephestion, c'est le morceau d'agréément de l'auteur. [1] Alexandre est posé d'une manière contournée & sûrement impossible ; les accessoirs sont bien faits. Je ne dis rien du sujet, je n'ai nullepart heureusement, aux secrets des Rois.

Le N°. 633 présente les dames Romaines donnant leurs bijoux, pour subvenir aux besoins de l'Etat, ce qu'on a vu se renouveller de nos jours, mais avec un sentiment plutôt d'orgueil que de patriotisme. Ce tableau de M. Gauffier a de fort bonnes choses. Le groupe des hommes a du caractère, on y reconnoît plusieurs têtes de Raphaël qui ne sont point déguisées. Les femmes de ce tableau n'en sont pas les meilleures choses. La prédiction de la naissance de Samson, N°. 695. nous rapelle avec douleur la perte que les arts ont faits dans la personne de feu Drouhais. Ce tableau nous offre juste la manière, la couleur, les caractères de cet habile garçon ; M. Gauffier dans cette espèce de copie, nous montre ce qu'il a fait de mieux. Je crois qu'il a commis une faute de costumes, en agenouillant le père, & la mère de Samson, puisque les Juifs méditoient debout, je fais cette observation parce que cet Artiste paroît s'attacher à l'exactitude du costume. Je n'aime pas Achille reconnu par Ulysse 720. C'est une vraie carte.

---

(1) Il fut exposé il y a deux ans.

Deux autres esquisses dont je ne vous parlerai pas, mais je vous dirai bien, que M. Gauffier s'attache à rendre les accessoirs, avec une minutie qui fatigue l'œil, que les chairs sont généralement mauvaises, que les draperies paroissent de métail, & que les expressions des têtes, surtout de femmes, sont mesquines & grimacées, qu'il manque de correction.

Je vous passe le N. 99. celui 100 est d'une demoiselle, Idem.

105. Paysage par M.***. à qui l'on crie *bravo* ! Je ne suis pas de ce sentiment. 106......

108. Oh! pour celui-ci je déroge volontiers il est bon que vous connoissiez le nom et la qualité, de l'auteur des brillans chefs-d'œuvres désignés, sous les Nos. 150, 170, 270, 278. C'est Mr. JOLLIN, trois fois JOLLIN; ACADÉMICIEN en toutes lettres, et peintre d'Histoire, il faut qu'un homme ait perdu toute raison, pour oser se montrer sous des dehors pareils; mais au reste il fait bien, cela montre parfaitement à nos législateurs, quel est le régime Académique et ce qu'ils auront à faire, pour renverser à tout jamais, cette Hydre qui lève encore une tête insultante à la constitution.

110. Paysagiste. — 111. Peintre d'Histoire. — 114 un peintre femme. — 115. Un peintre de je ne sçais quoi. — 117. Encore une femme c'est Mlle. Ducreux Si ces portraits sont d'elle, elle marque des dispositions.

Je ne comprends pas, mon ami, que pour peindre

des coquettes, où des perruques, une demoiselle ait besoin de dessiner régulièrement deux heures par jour des hommes entièrement nuds, de toutes formes, de toutes proportions, et sous tous les aspects, quand des hommes habiles peintres de portraits, négligent eux-mêmes un genre d'étude, qui répugne à la pudeur.

119. Rien. — 120. Des émaux sous le nom de Mde. Cadet faits par Weyler son gendre. 125. Peintre de portraits. — 126 Des paysages à gouache, faits comme à l'huile, par M. *Mongin*; cet Artiste a du mérite. — 127 Au rang de ceux que je ne nomme pas. — 128. et d'autres tableaux de M. *Chaise*, *agréé*. Il peut être nommé, mais non décrit. — 129. Portrait de Trenck, fait d'après une estampe et donné comme d'après nature. Trenck n'a jamais vu ni connu l'auteur.

Je m'arrête ici mon ami, pour ne point mêler les diamans avec le verre. La tâche que j'ai à remplir est d'autant plus pénible, que le nom *seul* de l'auteur des Nos suivans est la terreur et le foudre des autres peintres, j'ai donc besoin de quelque recueillement pour méditer et prononcer sur les ouvrages de M. *David*. Pour plus de sûreté je vais encore aller voir ses tableaux, quoique je les sache par cœur.

LETTRE NEUVIEME.

Je viens de considérer & admirer de nouveau,

les numéros 132, 134, 274, 299 et 719. tous tableaux de M. *David*, l'idole du jour *en peinture*, qui comme Appele se tient près de ses ouvrages, à l'exception que le moderne *s'exhibe* en face, et que l'antique plus modeste se déroboit derrière pour ne point fixer l'opinion publique en sa faveur, et recevoir encore des leçons d'elle, tout grand homme qu'il étoit.

No. 132. *Le serment du Jeu de Paume.* Dessin-esquisses du tableau que fait actuellement M. David, dont il fut chargé par une société particulière qui devoit en fournir le payement, que depuis M. Roedérer a demandé et obtenu, qu'il soit fait aux dépens du trésor public, ainsi c'est encore un monument public, enlevé assez *singulièrement* au concours public, ce n'est pas que je ne sois très-convaincu que M. David n'ait eû l'avantage le plus complet; mais il n'a pas été soumis à la loi, et dès-lors je doute, s'il ne seroit pas sorti d'un coin de la France un homme capable de traiter ce sujet mieux que ne fera cet habile Artiste. Ce tableau devoit donc rester aux deniers des Jacobins qui avoient tout droit de choisir leur peintre. M. Rœderer ami de M. David, devoit être encore plus ami de la loi, car en faisant payer des deniers publics, cet ouvrage, moi qui en fournis ma cotte part, c'est me forcer à payer de ma poche un travail que je n'ai pas ordonné et qui peut bien ne me pas convenir.

Examinons maintenant ce beau dessin, et demandons nous ce qu'il représente; c'est un serment

serment que prête une multitude innombrable d'hommes agités diversement selon l'énergie plus ou moins forte, de leur caractère. Il en est, qui le poing fermé, menaçent.. qui? ... c'est ce que j'ignore; car je vois bien des hommes, qui prêtent un serment commun, mais je n'en sais pas le pourquoi! C'est ce que le peintre devroit m'apprendre. Vous voyez donc ici mon ami l'application complète de ce que j'ai dit N°. 3. qu'on doit donner à connoître les momens, qui précèdent et succèdent l'instant rendu.

Examinons encore, mais en homme du métier.

M. Bailly qui tient le formulaire du serment, et qu'il prête lui-même, me semble *roide* dans son mouvement ; la jambe qui porte est cachée par une figure intermédiaire, entre lui et le spectateur; ce qui fait porter M. Bailly sur la tête de ce personnage. Un des secrétaires placé derrière à plutôt le mouvement de lui appliquer une claque sur les fesses, que de prêter serment, l'homme qui est assis aux pieds de M Bailly, n'est pas à la scène, c'est peut-être une beauté? Les trois personnes groupées sur le devant, n'y sont pas davantage; la figure au premier plan, est celle de Mirabeau, le bras qui invoque le ciel est gauche avec le corps, je n'aime pas le mouvement. M. Gérard, placé tout contre ce dernier, a l'air d'avoir froid, et ne prête point non plus le serment. L'Artiste a comme voulu faire sentir que Mirabeau ou le ciel étoit

son réconfort, si telle fut sa pensée, elle n'est pas assez décidée. M. Crancé monté sur une chaise, a de l'énergie. ROBESPIERRE en présente encore davantage ; cet homme *respectable* à tout jamais, est rendu dans toute la vérité possible; les deux mains jettées avec force sur sa poitrine, sa tête élevée, semblent dire (Oh oui je le jure de cœur et d'ame ce serment sacré serment . . . . . . ah! Robespierre tu l'as bien tenu, toi!

Derrière Mirabeau au second plan, est un faquin petit maître, qui froidement lève une main débile et qui contraste cruellement hélas avec les Péthion, les Buzot, et tous ceux qui furent incorruptibles. Je ne vous le nomme pas, prononcer son nom est un crime; il est voué au mépris souverain des hommes, et à un opprobre éternel.

Au côté droit du dessin est un vieillard qui prête aussi son serment et qui mourut *libre*, quelques jours après. Les jambes de ceux qui le portent se confondent avec les siennes.

En tout la masse de ce dessin est fort belle, mais les figures rassemblées au fond, en plus grande partie, (ce qui n'est pas vraisemblable) devroient offrir quelques vuides, des groupes plus détachés les uns des autres.

M. Bailly me semble un peu ttop au milieu du tableau, ce qui divise la scène en deux,

Je ne puis vous en dire davantage sur ce dessin qui n'est que l'apperçu du tableau, on y rencontre quelques figures prises, chez Raphaël,

et quelques autres maîtres, mais fort bien appropriées au sujet ; c'est un des talens particuliers de M. David qu'on ne peut regarder comme un homme de génie, mais comme un homme de beaucoup d'esprit, de finesse et d'adresse, pour son état, c'est ce que je vais tâcher de vous démontrer.

D'abord pour le dessin du jeu de Paulme, ne croyez pas que ce soit M. David qui l'ait pensé ; non, il ne sait pas penser, mais il a toujours autour de lui des gens qui le savent et dont il sait comme d'une orange pressurer la qualité nourrissante, mais qu'ils se gardent de se laisser deviner tout-à-fait, s'ils veulent le conserver pour ami, car comme l'inutile écorce, ils seroient bientôt rejettés au loin.

Or je voulois vous dire que les expressions dérivantes des facultés morales de chaque député représenté au dessin ci-dessus, ont été méditées par une personne qui loge chez M. David même, qu'elle est connue de vous & du public par des ouvrages dramatiques du premier mérite. M. Quatremere de Quincy, actuellement député à l'assemblée nationale, homme savant & profond, partage aussi cette tâche, je vous entretiendrai bientôt de ce député quoiqu'il n'ait rien mis au sallon, mais ce que j'ai à vous dire y a rapport. Adieu conservez vous : pour ce soir l'examen des Horaces dont j'ai un petit extrait dans ma poche, joint à un petit croquis ; c'est un moyen plus sûr de juger quand on a l'image sous les yeux. Je n'en-

ferois pas autant pour tous les peintres au moins

LETTRE DIXIÉME.

134. — Examen de ce numéro.

Vous me pardonnez ce que vous appellez mes extravagances. Oser parler ainsi, que je fais, des ouvrages du plus *grand* peintre ? Vouloir compromettre par une critique les talens *sublimes* de cet homme, c'est attirer sur soi toutes les foudres de l'anathême ! » Je suis sur ce point d'accord avec vous, et sur-tout depuis que j'ai sondé l'opinion générale. (1) Cependant il n'en est pas moins vrai, que les tableaux de cet Artiste ne sont pas en peinture le *nec plus ultra*, et que son chef-d'œuvre, (les Horaces,) a des défauts, mêmes capitaux ; qu'il n'est permis qu'aux enthousiastes étourdis du nom de l'auteur, de ne pas appercevoir ; mais moi qui ne me laisse

(1) Il y a quelques jours encore que placé devant *Manlius Torquatus*, je songeois à l'admiration qu'on porte aux belles choses ; sur mes démonstrations quelques personnes me demandent de qui étoit ce tableau ? De David, leur dis-je avec l'air surpris d'une pareille question; à ce mot il n'y eût qu'un cri d'extase, & les épithètes de *grand* homme, d'homme *sublime*, furent prodigués ; Dieu sait si l'on menoit ces mêmes personnes devant les Brutus, les Horaces, je suis persuadé qu'ils les auroient trouvés mourant, détestables alors qu'on leur eût montré l'auteur de *Manlius*, tant il est vrai qu'une fois l'opinion portée c'en est presque fait pour toujours.

pas entraîner au torrent, je scrute, je compare avec le plus grand soin tous les points, j'en examine tous les rapports, s'ils sont exactes entre-eux, enfin je cherche à m'éclairer moi même.

N'allez pas croire mon ami, que je veuille vous inculper dans ce que je dis ici ; tout au contraire, vous vous êtes laissé saisir par l'opinion comme bien d'autres, et vous avez suivi la pente aisée qu'elle vous a présentée, rien n'est plus naturel ; mais il ne faut pas maintenant refuser la main qu'on vous tend, et qui doit vous retirer, par cela seul que vous vous êtes soumis au joug de cette opinion.

Mais revenons et suivons ensemble les Horaces, que par délicatesse dabord, nous ne devons point placer à côté non de la transfiguration, mais même des loges de Raphaël. Nous écarterons aussi Jule Romain, Daniel de Voltaire, Michel Ange, Dominiquin, les Caraches, le Guerchin, le Corège, Gnido Réni et tant d'autres à citer encore. Nous nous garderons aussi de l'avoisiner du couronnement de la Reine de Médicis et des autres tableaux, de la gallerie du Luxembourg peinte par Rubens, soustraite aux yeux du public depuis 15 ans environs sans que l'on n'ait su la cause, sinon que les Sieurs Pierre premier peintre du Roi, & d'Angivilliers l'avoient ainsi décidés. (1) Enfin nous soustrai-

(1) On devroit bien rendre au public la jouissance de cette galerie, qui ne fut fermée certainement que pour ôter un point de comparaison & porter toute l'attention du public sur les seules productions de l'A-

rons encore les Lebrun, les Lesueur, les Poussin, cela ne finit pas, et nous ne considérerons les Horaces qu'en lui même.

Ce sujet a *primo*, quelque chose qui me tracasse, je ne sais pourquoi dans mon ame s'élève une sorte d'indignation, quand je vois un homme courageux et vertueux, descendre à jurer un serment qui emporte avec soi quelque chofe d'avilissant, puisque c'est s'assurer sur les doutes qu'on peut avoir de nos intentions. Ainsi déjà je n'aime pas le sujet. *Secondo*, je voudrois savoir dans quels auteurs (1) M. David a trouvé que le vieux Horace ait pris les épées de ses trois fils pour les faire jurer dessus et ensuite les leur rendre? Je n'en connois pas qui fasse mention de ce fait. *Tertio*, faisoit-on l'exercice au premier tems de la république comme on le fait aujourdhui, les Horaces sembleroient l'indiquer, puisqu'ils sont tous trois sur une même ligne, et parallele à la muraille comme s'ils y eussent été collés, et que par un mouvement égal ils fussent tombés tous

---

cadémie, il feroit même néceffaire pour le progrès de l'art qu'il y eût toujours au fallon deux ou trois chefs-d'œuvres des plus grands maîtres, afin que les jeunes talens voyent combien ils ont encore de chemin à faire pour y arriver, car autrement ils n'ont pour modele que les tableaux de ces Meffieurs de l'Académie, qui auroient eux-mêmes de bien grandes enjambées à faire, pour arriver jusqu'au terme de fe donner comme exemples uniques.

(1) Les auteurs ne font pas mention du ferment des Horaces, ni de la manière dont on s'y prit pour le jurer.

trois au même point ; or je ne devine pas ce qu'ils pouvoient faire tous trois contre un mur, car il est certain qu'ils ne tenoient point d'autre pose, avant celle qu'il nous montre? *Quarto*, pourquoi le pere est-il sur la même ligne que le premier Horace ? Il devroit être au milieu des trois. Pourquoi la femme qui se trouve mal est-elle aussi sur cette même ligne ? Il s'ensuit de cela que le spectateur ne peut pénétrer au fond du tableau sans marcher sur l'une de ces figures, ou déranger les autres. Il ne seroit pas difficile de répondre à toutes ces questions si l'on en avoit le tems. Je dis seulement, qu'on vouloit en imposer aux dépens de la vérité, à ce public qui ne raisonne pas et qui est la majeure partie. Car certainement de quelque manière qu'on se dispose dans une chambre sur-tout pour un sujet semblable, sept sur huit personnes réunies, ne seront jamais à la suite l'une de l'autre, de lignes paralelles avec les murailles, ce que je prouverois par un plan du tableau, s'il en étoit besoin. Voila quand à la composition pour la couleur c'est bientôt dit : qui a vu les chairs de l'une des figures connoît celles de toutes les autres, quoique ce soit des femmes et des hommes de différens âges.

Le jour qui se répand dans le fond du tableau, n'est pas assez vif pour éclairer les figures au point où elles le paroissent ; ainsi le fond est donc trop noir, les draperies sont dures, celle de la jeune fille au premier plan a des plis de manequin de glaise séchée et re-

tirée. La femme qui suit est bien drapée, celle du fond n'est pas belle, les enfans sont mauvais, le pere Horace a une tunique qui par la teinte tient à la colonne du fond, la main qui s'élève vers le ciel est séche, plate, et avance trop en avant, la clamyde Blanche d'Horace, ressemble plus a du cuir qu'à de la laine, les plis en sont durs et d'une forme désagréable, au reste cette belle figure d'Horace n'appartient qu'en partie à M. David, on l'a trouvé à très peu de différence dans un bas relief antique deposé au capitol, représentant le combat d'Antiope et de Thésée. Ce dernier; campé comme Horace tient son bouclier de la même main que celui-ci tient sa lance et avance le bras droit vers Antiope pour lui dire de cesser l'attaque. Ce bas reliefs est gravé. Toutes les personnes qui ont bien examine Rome, retrouvent encore dans les monumens les deux premieres femmes; la troisième paroît être de l'invention de l'auteur. Les têtes des trois Horaces sont prises aussi dans l'antique, mais elles ne présentent pas les usages des premiers tems de Rome, puisqu'elles sont tirées des monumens de Constantin, construits des débris de ceux de Trajan; ainsi ce sont des casques très différents que devroient porter les Horaces. Je ne parle pas du dessin qui est très correct, de la manutention que le tems placera à son point.

Je ne dirai plus que les moyens employés pour faire ce tableau, moyens auquels chaque Artiste ne peut recourir M. David vole à Rome, mene avec lui sa famille, dépense 15,000 liv. pour faire un tableru du prix de mille écus, dont enfin il

reçoit 6000 francs; si M. David qui fut toujours aisé dans ses facultés eût été dès son enfance privé même des choses de première nécessité, seroit-il aussi supérieur qu'il le paroît; je donne par exemple à M. Regnault les mêmes avantages, et je mets M. David à la place de celui-ci, je demande alors qu'elle eût été la distance entre ces deux hommes, je me la figure immense.

N° 274 Brutus et ses deux fils que l'on porte pour leur donner la sépulture. Autre tableau de M. David, bien plus invraisemblable que le *serment des Horaces*, car on ne peut sans blesser toutes les convenances naturelles, suposer que Brutus après avoir fait égorger ses fils eût été se retirer directement dans la chambre où travailloient sa mere, sa femme & ses deux filles; qu'ensuite les corps de ses deux fils fussent passés dans cette même chambre; pour leur donner la sépulture. On voit aisément d'après cette dernière circonstance que ce sujet est de pure invention et que l'auteur n'étoit pas instruit alors des usages antiques puisque tous les historiens jusqu'aux poëtes disent expressément qu'on enterroit point dans les villes. Eutrope nous dit que Trajan fut le premier dont les cendres reçurent l'honneur d'être déposés dans Rome. (1) On brûloit les corps

(1) Cet ufage fut prit des Etrufques qui le tenoient des Pélages dont ils étoient originaires; & ne fut introduit à Rome que fous Tarquinius Prifcus. Depuis les Romains enterrèrent les corps fans les brûler, & enfuite reprirent le premier ufage : le bûcher fe dreffoit hors de la ville.

aux tems de la République, on en recueilloit les cendres dans des urnes qu'on déposoit ensuite dans des chambres sépulchrales, bâties toujours hors l'enceinte des murs. Les chemins de Rome antique qui subsistent encore, sont encore bordés d'une quantité presque innombrable de tombeaux. Ainsi il étoit donc improbable de faire entrer les fils de Brutus par sa maison dans sa chambre pour ensuite les porter hors la ville. Si une piéce de théâtre étoit remplie d'autant d'incohérence elle ne seroit pas supportable; mais en peinture tout passe, parce qu'on est point accoutumé d'aller chercher plus loin que le tableau.

Considérons chaque figure en particulier & commençons par Brutus. L'idée en est belle mais est-elle à M. David? C'est ce que nous allons voir: *Lucius Junius Brutus* pour éviter la mort que Tarquin avoit déjà prononcée contre sa famille, se renferme en lui-même & ne laisse voir qu'une enveloppe grossière, semblable au bâton qu'il mit dans le temple de Delphes, & dans lequel il avoit caché une baguette d'or. Un tel homme différencie trop des autres hommes, pour le confondre parmi eux. Si M. David à pensé ainsi, c'est justement penser, il aura donc dit: je n'ai pas d'autres moyens que d'avoir recours à Raphaël, & m'approprier son idée en l'appliquant à Brutus.

Raphaël dit-il toujours, voulant exprimer que le caractère de Diogène, celui qui repoussa de devant lui un vil brigand souillé de crimes, différoit de celui des autres philosophes, le jetta seul au milieu du Lycée d'Athènes; & par

cette idée ingénieuse rendit physiquement son moral. Hé bien! seul je vais peindre Brutus. Il étoit sombre de caractère, eh bien! mettons le dans l'ombre, et voila Brutus moral, par Brutus physique; à présent d'où vient cette figure, oh! vous l'allez reconnoître, mon bon ami, ouvrez le recueil qui renferme les statues antiques de la Villa Négroni, et la figure dite Sylla, vous montrera Brutus, à très peu de différence; cette figure de Brutus est-elle belle? La tête a de l'expression, les pieds sont crochus, la main gauche y répond, mais la droite devoit avoir part à cette crise. Brutus est appuyé sur la statue de Rome, qui je ne sais pourquoi est posée en face du spectateur; et non pour la chambre à laquelle elle tourne le côté.

Le groupe de la mère et des jeunes enfans est encore un vol de figures antiques, à l'exception qu'ici c'est une mère qui soutient sa fille, en étendant le bras vers ses fils, et que dans l'original, c'est un vieillard qui reçoit dans un vase, porté par ce même bras tendu, de l'eau qui sort d'une roche, pour en secourir une jeune fille qui tombe tout justement et plis pour plis comme celle de M. David.

Je n'étendrai pas plus loin mon analyse sur ce tableau, bien inférieur aux Horaces.

Vient ensuite Socrate, N°. 299. Tableau fait entre les Horaces et Brutus, mieux que ce dernier, inférieur à l'autre. La figure de Socrate est belle, c'est la tête antique, qu'on dit être son portrait; celle de Criton assise au premier plan, est si peu déguisée de l'antique que

vous pardonnerez mon silence, en général ce tableau est composé de figures comme accrochées les unes après les autres. On diroit que M. David n'a de sa vie vu passer au naturel les scenes de ses tableaux, et qu'il ne compose que par compas et par mesure, comme un homme entouré d'estampe. Le jour & l'air ne sont pas ceux d'une prison; du reste ce tableau est parfaitement bien exécuté.

No. 79. Portrait de femme ; il est très bien fait, mais le grand mérite d'un portrait est la ressemblance, or j'ignore s'il a ce mérite. Les vètemens sont d'un blanc sale, les bras et les mains sont vraies.

En écrivant cette lettre-ci, j'ai compté sur votre discrétion, qu'elle ne soit lue que de vous, je vous prie, car je n'ignore pas quelles seroient les clameurs de tous ceux qui en auroient connoissance, et mème de crainte qu'elle ne s'égare à la poste, ou qu'elle ne vous soit pas remise directement, je ne la signe pas. Adieu, adieu, mon ami, et croyez que j'ai jugé comme mon cœur et mes yeux me l'ont dit.

LETTRE ONZIÈME.

TOUT ce que je vous écrivis hier soir sur les tableaux de M. David vous paroît vrai à certains égards, vous avez vérifié les auteurs & je suis conforme avec eux; mais il eſt permis à un peintre comme à un poëte de créer des idées nouvelles; puisque tel est votre sentiment & que vous persistez à voir toujours de même, c'est-à-dire par les yeux de l'opinion; je n'ai plus rien à dire, sinon que cet homme que

vous regardez comme poëte, s'il l'est en effet, ne doit pas se donner comme historien, car rien n'est plus opposé que ces deux points. L'un doit être purement la vérité, l'autre la vérité, mais voilée du mensonge. Ainsi lorsque je regarde un tableau d'histoire, qui est fait pour m'instruire, je ne vais pas m'imaginer que l'auteur a voulu m'en imposer, & me mettre dans le cas de prononçer de grosses balourdises, comme par exemple, si j'avançois que les enfans de Brutus après leur exécution, furent apportés dans la maison de leur père, pour y reçevoir la sépulture, certes on me tourneroit le dos, & j'aurois beau citer mon autorité, je n'y gagnerois rien que des éclats de rire au travers du nez, parce qu'on m'allègueroit tout ce que je vous ai marqué et cent autres choses encore. Enfin quittons cet habile Artiste que je reconnois bien pour tel, malgré tout ce que j'en ai dit & voyons quelqu'autres Nos.

133. *M. Moitte, sculp. agrée.* Plusieurs dessins à la plume & lavés; du barbare pour du style.

138. . . . . . 139. *M. Hue, Acad.* Du paysage, du bon, du médiocre & du mauvais.

143. Du paysage. 148. Idem. 153. . . . . 154 *M. Trinquesse.* D'après sa réputation on attendoit quelque chose de mieux.

156. *Mlle. Duvivier.* Au-dessous de Mme. Ducreux.

164. Les adieux de Psychée *par Mlle. le Roux de la Ville, l'aînée.* Si je publiois une critique, je ne dirois de cette *fameuse* Artist que ces mots par *Mlle. telle & compagnie.* En

vérité il faut être bien osée d'exposer en public, des ouvrages faits par trente-six mains, mais ces demoiselles veulent peindre l'histoire.......

Une chose, mon ami, qui m'a toujours paru inconcévable est l'impudeur extrême des pères & mères qui livrent leurs filles aux études de l'art de peindre, de jeunes filles susceptibles de toutes les impressions, exposées à toutes les séductions, jettées, confondues parmi des tas de garçons, dessinant au milieu d'eux des hommes entièrement deshabillés, & exposés dans toutes les attitudes, qui manifestent quelques fois de la manière la plus sensible, l'impression que de jeunes filles, font sur eux, & que j'ai vu forcés de quitter leur situation pour se retirer à l'écart, afin de laisser à la nature reprendre son état de calme; conçevez alors mon ami, quels peuvent être les plaisanteries les propos, les questions que trente jeunes gens mal élevés, font à un modèle par fanfaronade même, parce que de jeunes filles les entendent. Croiriez-vous que j'en ai remarqué de ces jeunes filles, qui n'avoient pas treize ans, dont le front avoit déjà perdu l'usage de rougir; oui, un homme de quarante années de monde seroit moins hardi que ces femmes, il rougiroit s'il entroit dans l'une de ces sociétés: je sçais bien que quand à moi, je ne consentirois jamais à devenir l'époux d'une femme qui auroit reçu une pareille éducation, & je suis persuadé que le plus fiéfé libertin, habi-

tué à ne hanter que les lieux de la plus crapuleuse débauche, n'en voudroit pas non plus à ce titre, s'il les connoissoit.

M. *Brenet*, *Acad.* No. 165. Présent des dames Romaines.

Ce tableau parut pour la première fois en public la même année que celui des Horaces auprès duquel il fut placé & ne s'y soutint pas, mais on peut dire cependant à la louange de M. Brenet qu'il dut faire de terribles efforts, pour sortir ainsi qu'il l'a fait, de cette exécrable manière reçue de son tems dans l'école; on lui doit sans-doute de la reconnoissance d'avoir le premier renversé la borne posée par les Boucher & les Vanloo.

168 ..... Paysages.

.... 172. Idem. *par* M. *Nivard*, *Acad.* aussi froid qu'il est possible.

173 .... 758 ..... Petit et grand tableau d'un peintre d'histoire arrivé tout récemment de Rome. Ils représentent Térée surpris de voir la tête de son fils Itys que lui présente Phylomèle & Progné; vous voyez, mon ami, que j'ai toujours la délicate discrétion de ne pas nommer certains auteurs.

188 .... 776. Par un électeur de Paris, qui revient aussi de Rome. Si M. Naigeon l'auteur de ces deux Nos. n'est pas mieux *ergoté* en fonction électorale, qu'en peinture; nous sommes de beaux fils.

190. Portraits d'auteur encore anonyme....

193. Des fleurs, des fruits, par un homme qui a eu une sorte de réputation — qu'on appelle M. *Prévost*.

M. *le Sueur*. N. 198 & plusieurs autres, des

paysages qui rappellent Claude le Lorrain. Cet artiste peut dans ce genre remettre sur la scène le nom qu'il porte & qui nous est i cher.

N°. 199. Je réserve cet académicien pour mes dernières observations, d'autant qu'il est honoré très *ſingulièrement* des derniers N°s.

M. *Lefevre. non-Acad.* 200.... Je ne dis rien des N°s. qui suivent jusqu'à 708. & qu'occupe cet auteur. Ce 708. est la mort de Socrate ; c'est celle d'un Calfatre dit vulgairement *Galfâtre* : le stile général du tableau y répond.

777 Est le morceau capital de M, le Fevre, c'est Enée portant son pere Anchise ; marchant sur un terrain convexe, arrondi en forme de globe qui peut porter environ dix à douze pieds de diamêtre, ce qui fait des figures, autant de Mychromégas. Il y a un ton de couleur assez vrais dans le corps du vieillard, mais les jambes ne sont plus de la même chair ; pour Enée je ne peux pas trop vous le rendre ; figurez-vous de ces têtes d'ivrognes, rouges de bourgeons qu'on rencontre sur les ports St. Paul, St. Bernard, qui portent balles et ballots, enfin l'image la plus ignoble, et vous aurez à-peu-près en beau le héros de M. Lefevre, héros qui doit bientôt inspirer à la plus belle des femmes à DIDON, un amour dont elle ne pourra se débarrasser qu'avec les liens de la vie, qui doit ensuite ètre adoré de Lavinie et fonder sur cet amour l'empire Romain. Enfin le fils d'une déesse, et de quelle déesse encore ? de celle qui reçut la pomme de la beauté sur les plus belles déesse ! dont l'Olympe s'en-

orgueillisoit

orgueillissoit de VENUS, en un mot.

Eh bien ! la manière de peindre de M. Lefevre, voyez-vous, mon ami, répond parfaitement au caractère de ses figures, c'est une couleur épaisse *galeusement* traînée ; c'est tout ce qu'on imagine de plus dégoûtant. Le style des vêtemens en est aussi brillant. Enée ne ressemble pas plus à un Phrigien qu'à un Napolitain. Ce tableau est fait depuis trente années, il fut présenté dans le tems à l'académie qui ne l'agréa pas, si elle eût toujous été aussi juste on seroit faché de sa destruction

201 M. *Machy, acad.* — Il est réellement curieux de voir comment M. Machy a rendu l'inauguration de Voltaire dans le Panthéon.

203. M. *Perrin*, *acad.* — M. Perrin tient toujours un peu à la manière de son très-cher maître M. Durameau, le portrait de son épouse qu'il nous montre sous le numéro ci-dessus, n'est pas une merveilleuse chose ; j'aime encore mieux son tableau d'agréément, c'est Cyane fille de Cyanippe, *Prêtre* & Roi de Syracuse, qui ayant méprisé les fils de Bacchus, fut frappé d'une telle ivresse qu'il fit violence à sa fille. La Sicile aussi-tôt fut désolée par une peste horrible. L'oracle consulté, répondit que ce fléau ne trouveroit sa fin qu'avec celle de l'incestueux. Cyane traîne alors elle-même son pere aux pieds des autels, le frappe et se tue elle-même, c'est ainsi du moins que *Plutarque* rapporte ce sujet dans ses parallelles, je ne vois pas trop que M. Perrin, l'ait rendu justement.

Ce tableau d'ailleurs est peint d'une bonne pâte de couleurs; les caractères de têtes sont petits, les draperies chiffonnées, beaucoup de parties joliment peintes, le bras de Cyane dont la main tient encore le stilet, n'est pas attaché au corps; un soldat sur le premier plan est ignoble, une jeune fille vue par le dos, placée à côté de lui revêtue d'une tunique rouge brique, est très-bien modelée, son bras fait plaisir; ce tableau est tellement noir dans son accord, que je pose en fait qu'avant dix ans d'ici on n'y verra plus goutte. M. Perrin a deux autres tableaux qui ne valent pas celui de Cyane. Le premier 775 est Périclés, détournant Anaxagore de la résolution où il est de mourir, celui-ci répond en se découvrant le visage, *Périclés, ceux qui ont affaire de la lumière d'une lampe, y mettent de l'huile pour l'entretenir*; sublime sentence! mais qui n'est guère propre à faire un tableau, la peinture se nourrit d'actions et non de paroles,

Si je voyois M. Perrin je lui demanderois que signifie ce fût de colonne en marbre blanc sur lequel est placée la lampe? Dans une chambre aussi pauvrement meublée, on ne devroit pas rencontrer de semblables ornemens, et puis je lui demanderois encore que signifie ce paquet et le bâton jetté par terre au premier plan, est-ce qu'on ne se défera jamais de ces convenances académiques?

Anaxagore me paroît d'un bon genre de forme, quand au corps seulement, je trouve qu'il présente plutôt l'image d'un Saint Jérôme, que celle du philosophe Anaxagor.

Le pendant Numéro 794, *La pitié filiale*, — est harmonieux dans le ton, les demi teintes des chairs sont ardoise & ne répondent pas assez à la couleur des lumières. Le Geolier est trop gros, et trop grand ; il n'est pas mis à sa place, les pieds posent plus bas que le batant de la porte, ce qui ne peut pas être, vû le mouvement du haut du corps qui vient en avant sur l'ouverture. L'enfant est joli ; j'ai déjà dit que M. Perrin ne drapoit que de pratique & de mauvais goût.

M. Pairon, acad. numéros 205.. 230 — Deux figures, nues dites académiques, connues depuis long-tems, j'ai passé de cet auteur le numéro 118. qui est l'esquisse de la mort d'Alceste dont on connoît le tableau, parcequ'il m'auroit fallu dans toute justice taire son nom, et comme M. Pairon n'est pas sans talens, j'étois bien aise d'en parler un peu ; je ne vous dirai rien cependant d'un certain Ulysse implorant la protection de Nausicaa, donc on voit un dessein à la plume, numéro 403, que probablement M. Pairon va graver comme il a fait de son Socrate, estampe que je préférerois à bien des tableaux de ce même auteur, celle de Nausicaa ne sera pas brillante de style, si elle est conforme au tableau.

M. Regnault, acad. 211. — Un déluge, ce tableau produit la plus forte sensation, je ne le vois pas de fois que je ne sente dans tout moi se glisser un frisson douloureux. O Regnault ! tu as touché le but, ne le quitte jamais ; j'ai senti avec toi qu'on retrouve cent femmes, qu'on peut redevenir père, mais que la perte de l'au-

teur de nos jours ne se répare jamais. O non, jamais... jamais....! Laisse dire à ces enfans dénaturés, qu'ils eussent plutôt sauvé leur femme & leur fils que leur père. Ils n'ont jamais sçu ces monstres ce qu'est un père, ils ne connoîtront jamais ce qu'est une mère pour ses fils!

Vous savez aussi bien que moi, ce qu'est l'éducation d'Achille, et que ce grand tableau. No. 303, est un des chefs-d'œuvres de correction, de fermeté et de grandeur. Pour 736, c'est le petit tableau d'un plus grand que M. Regnault ne montra pas au public, il auroit dû peut-être en faire autant de celui-ci, non pas qu'il ne soit très-bien, mais il pourroit en résulter les dangers qu'on reproche aux romans, dont les lecteurs saisissent avidement le côté qui flatte leurs passions, et glissent légérement sur le point essentiel.

On court après les roses, on en fuit les épines.

Un Christ, du même auteur, les deux têtes derrière, Marie Marthe (celle qui embrasse la croix) me paroissent trop fortes pour le plan où elles sont placées; le Christ est très-beau, mais je crois ce tableau inférieur au numéro 303.

M. Boze. No. 215. — le portrait de Robespierre peint au pastel, d'une ressemblance incroyable; chacun, mon ami, vient aux pieds de ce respectable homme, apporter en tribut des légendes. C'est le *Législateur incorruptible*, c'est *l'ami de l'humanité*; des vers, puis des vers en-

core, je remarquai entre-autres celui-ci, parodié de la tragédie de Tancréde.

A tous les cœurs bien nés, que Robespierre est cher !

On n'a fait d'autres changemens que patrie en Robespierre, ce qui semble le confondre avec la patrie, ce vers m'a paru à lui seul en dire beaucoup; si je savois faire des vers, aumoins de bons, j'aurois été aussi lui présenter mon offrande, mais mon incapacité me réduit à un hommage mental.

M. Boze a d'autres portraits assez médiocres, mais ils le seroient davantage qu'on lui devroit toujours de l'estime pour nous avoir si bien rendu notre premier homme, qu'il a vu, à qui il a parlé, dont il a sûrement touché la personne, ô M. Boze ! que des jours heureux vous avez passés !

M. *Taunai, acad.* 216. — Des paysages qui ont beaucoup de mérite.

M. *Vernet*, *agréé.* — Enfin nous voila arrivés à ce numéro dont vous me demandiez l'analyse, elle seroit un peu longue s'il falloit entrer dans tous les détails de ce tant fameux triomphe de Paul Emile, *dit triomphe de Vernet*, digestion de six années de travail; je n'en toucherai donc que les bases principales, l'année prochaine j'en parlerai plus au long, M. Vernet sans doute sera encore *triomphant.*

Premièrement ce triomphe ne me paroît être

ni esquisse, ni tableau; une chose cependant m'embarasse et me feroit conjecturer, que M. Vernet en a voulu reellement faire un tableau, puisque l'académie a jugé à propos de l'agréer & qu'elle est dans l'usage *absolu*, *très absolu*, de ne recevoir que des ouvrages *très*-terminés. Eh bien! prenons-le pour tel, afin de ne pas mettre l'académie dans son tort. Je commence par dire que la marche n'est pas suivie, que Persée n'étoit pas derrière le char de Paul Emile, mais entre celui de ce héros et le sien propre; qu'il avoit avec lui le jeune Bitys fils du Roi Cotys, qui avoit été envoyé à la cour de Persée en ôtage; que le costume de ce jeune homme devroit se remarquer sur tous les autres, puisqu'il etoit Parthe; que Persée etoit un Roi *Grec*, & parconséquent ne pouvoit être chaussé *d'anaxirides*, marques distinctives des Perses des Mèdes & de tous ces peuples chassés les uns par les autres, au-delà du Bosphore Cimérien, qui vinrent ensuite fondre circulairement sur l'Empire Romain, dont-ils démembrèrent la puissance. Persée dit *Plutarque*, étoit vêtu de *noir*; M. Vernet ne savoit pas cela, M. Vernet ignoroit encore en bon enfant de famille, qu'il étoit expressément défendu par les loix de Rome à tout triomphateur de paroître en habit militaire, qu'à la porte de la ville; ceux à qui l'on décernoit cet honneur prenoient la *toga ſarana* ou *palmata*, dit Juvenal. C'est-à-dire la *toge triomphale.* Qu'ensuite ils montoient dans le *currus*, & non sur un char *plat*, & ainsi marchoient au

Capitole; que cet usage existoit encore dans toute sa force même au tems le plus corrompu de Rome, si nous en croyons ce que nous dit *Suétone* en parlant de Néron, qu'il n'auroit certainement pas blâmé, s'il n'eût blessé les loix de son pays. *Eo curru quo Augustus olim triomphaverat*, & *in vestœ purpurea, distinctaque stellis aureis clamyde.* Ainsi puisque Néron avec une tunique & une clamyde fut blâmé publiquement, qu'est-ce qu'on auroit dit de Paul Emile en *cuirasse*? Mais je m'apperçois que je cite des passages latins, heureusement que ce n'est pas à M. Vernet que j'écris; dites-moi donc mon ami, ce que vont faire à Rome la plupart de ces messieurs comme M. Vernet, qui fait un triomphe Romain, sans se douter de ce que c'étoit. Pas un officier civil; tous soldats, s'il eût regardé les bas-reliefs de l'arc de Tite, où cet Empereur est représenté triomphant & vêtu de la toge, ainsi que cet autre de Marc-Aurèle, également vêtu de la toge. Ah! M. Vernet qu'on voit bien que vous avez été élevé parmi nos ci-devant marquis & que vos livres d'instructions étoient comme les leurs, *de beaux yeux de Nymphes d'Opéra*, car autrement vous auriez appris l'histoire que vous voulez peindre sans la connoître. Enfin je ne dirai plus pour cette année qu'une chose qui met le comble. Je ne parlerai pas des arcs de Constantin, de Tite, du Colisée bâti par Vespasien, de la colonne Antonine, tous monumens dressés par M. Vernet déjà bien long-tems avant Paul Emile

puisqu'il les a peints ruineux, c'est du Capitole dont je veux vous parler; je vous le donne en cent, en mille, avant de deviner le bâtiment qu'a choisi M. Vernet; eh! bien, vous ne devinez pas; c'est le dirai-je, j'en ai honte en vérité! C'est l'église paroissiale du Roule, certes ce pauvre Paul Emile, ne se doutoit pas de son tems qu'un peintre d'histoire s'aviseroit de le conduire en triomphe à Paris, pour lui faire entendre la messe dans une église du *fauxbourg Saint-Honore*, bâtie par l'architecte de *Monsieur, frère du Roi.* J'ai oublié de regarder si dans le fronton de ce sanctuaire il n'a pas conservé la religion catholique avec l'écusson de France, faite par M. Gois, cela ne m'étonneroit pas; M. Vernet pousse l'érudition si loin, si loin...... mais en voila assez pour cette fois, il ne faut pas l'écraser tout-à-fait, je réserve en d'autres tems de vous parler de ce qu'a fait Vernet père, au tableau de *Monsieur* son fils, qui comme nos ci-devant dont il a suçé les maximes, j'enveloppe à défaut de mérite personnel de la réputiön de ses pères. Mais finissons donc, car je bavarderois jusqu'à demain.

LETTRE DOUZIEME ET DERNIERE.

Eh! bien, mon ami, dans la promenade que vous fites hier au sallon, avez-vous éte satisfaits! Mes observations, mes critiques, vous ont-elles parues justes! Comme nous nous sommes perdu

dans la foule je n'ai pu savoir votre dernier sentiment ; mais Mde. ..... chez laquelle j'ai soupé ce même soir m'a dit après m'avoir appris votre départ, que vous étiez généralement de mon avis, cela m'a fait plaisir, parceque je sais que vous voyez juste, vous avez passé rapidement m'a dit aussi cette charmante dame, sur toutes les sculptures, regardant cet art comme imparfait, puisqu'il ne réunit point les couleurs, et qu'il est borné à l'imitation des objets seuls qui présentent des formes, que d'ailleurs rien ne vous a frappé. Elle m'a même raconté une plaisanterie de vous qui m'a fait rire par sa vérité. Que pour faire de la sculpture comme celle qu'on fait tous les jours, on n'avoit besoin que *d'yeux & de mains*, et que le buste de Mirabeau en faisoit preuve, puisqu'au concours il avoit été reconnu le meilleur par des gens qui voyoient tous les jours ce grand homme, que M. de Seine l'auteur étoit sourd et muet; Vous auriez pu, mon bon ami, ajouter encore à l'appui M. de Seine L'ACADEMICIEN qui surabonde de ce qui manque à son frère MM. Boquet Duret, Boichot, Fortin, encore celui-ci est un jeune homme qui pourroit faire quelques choses si pour alimenter sa coquetterie, il ne faisoit point de drogues.

Ainsi je passerai donc les numéros 406. — 426. — 439. — 440. Quoique ce dernier soit d'un professeur. 449. Quoiqu'il y ait par intervale quelques étincelles d'esprit. 453. L'égal en sculpture de Jollin en peinture 455. — 458. — 461. Qui montre de la pratique. 463. — 465.

— 496. — 501. — 502. — 512. — 525. — 556. — 558. — 561. — 571. Notre monétaire 580. Bon aux boulevards, quand au talent. 618. Comique. 786. Rollin, par M. le Comte académicien, comique mais très-comique. 792. très-drôle encore, ainsi que 794. qui est la statue du Maréchal Luxembourg ; mais je puis vous dire un mot seulement sur chaqu'un de ceux qui me paroissent mériter une distinction, Messieurs Foucou est le premier qui se présente ; de la *molesse* Chaudet, jeune homme, qui a des dispositions. Pajou, sa réputation est faite, non sur sa Psiché. Stouf, de la *manière* ; Lesueur, de la *timidité* ; Houdon, de *l'abondance*, Beauvalet de *l'adresse* ; Baccarit de la *foiblesse*, Dupasquier de la *facilité* ; Julien de tout ce qui est *bon*.

Revenons aux peintures, j'étois resté je crois à M. Vernet. Ainsi c'est le numéro 221 qui suit, quand à l'Artiste, c'est du paysage. — No. 252. M. *Barrois*. — De la miniature assez jolie. — 256. Des ramoneurs, enfant plus gros que leur père, par un peintre d'histoire. — 258. Mlle. Surini, des miniatures parmi lesquelles sont de jolies copies, un grand portrait de femme qui se présente plaisamment. 261. — portrait faits par un homme. — 266. --

M. *Dumont*, *acad.* 287. — Un cadre de miniature ; du talent, mais je préfére ainsi que vous un autre cadre de M. Isabey qui n'a point de numéro, parce qu'il fut mis après l'ouverture du Sallon.

Ha! ha! ha! 290. Le massacre de la S. Barthélemy, quel est ce M. *Desfonds* qui en est l'auteur?

312. — 315. — Ho! ho! 317. — bon N°. que ce dernier.

318. *Madame Duchateau.* — Des paysages, à la bonne heure.

Mademoiselle Bouillard. no. 324. et 340. — Deux têtes pleines de graces et d'un charmant pinceau, vous me rappellerez peut-être mes doutes, mais ce que je puis dire à l'avantage de cette Demoiselle, c'est que je ne reconnois pas dans ses ouvrages le pinceau d'aucun de nos Messieurs. — 329. — Veyler, mort de toute manière. — 330. — 331. — Paysage par un jeune homme qui cherche le bon genre. — 333. — idem mais contraire en genre. — 342. — Portraits.-

M. *Sweback des Fontaines.* — Genre de Wauvermens, imitation de ce maître.

366. Marine, il faut se garder de parler de l'auteur, car on le dit *méchant*..

367. Intérieur d'une église, avec beaucoup de figures tableau peint à la gouache par M. *Mulet*, qui a beaucoup de talens dans ce genre.

368. — 369. *M. Vien, premier peintre du Roi.* — Petite esquisse du grand tableau des adieux d'Hector et d'Andromaque M Vien qui n'est pas partisant; de l'exposition générale, avoir retiré sa petite esquisse, et ne la remit que depuis le décret qui ordonne des travaux d'encouragement; M. Vien pensera sûrement qu'à son âge il n'y a pas d'encouragement à espérer.

— 496. — 501. — 502. — 512. — 525. — 556. — 558. — 561. — 571. Notre monétaire 580. Bon aux boulevards, quand au talent. 618. Comique. 786. Rollin, par M. le Comte académicien, comique mais très-comique. 792. très-drôle encore, ainsi que 794. qui est la statue du Maréchal Luxembourg ; mais je puis vous dire un mot seulement sur chaqu'un de ceux qui me paroissent mériter une distinction, Messieurs Foucou est le premier qui se présente ; de la *molesse* Chaudet, jeune homme, qui a des dispositions. Pajou, sa réputation est faite, non sur sa Psiché. Stouf, de la *manière* ; Lesueur, de la *timidité* ; Houdon, de *l'abondance*, Beauvalet de *l'adresse* ; Baccarit de la *foiblesse*, Dupasquier de la *facilité* ; Julien de tout ce qui est *bon*.

Revenons aux peintures, j'étois resté je crois à M. Vernet. Ainsi c'est le numéro 221 qui suit, quand à l'Artiste, c'est du paysage. — No. 252. M. *Barrois*. — De la miniature assez jolie. — 256. Des ramoneurs, enfant plus gros que leur père, par un peintre d'histoire. — 258. Mlle. Surini, des miniatures parmi lesquelles sont de jolies copies, un grand portrait de femme qui se présente plaisamment. 261. — portrait faits par un homme. — 266. --

M. *Dumont*, *acad.* 287. — Un cadre de miniature ; du talent, mais je préfére ainsi que vous un autre cadre de M. Isabey qui n'a point de numéro, parce qu'il fut mis après l'ouverture du Sallon.

Ha! ha! ha! 290. Le massacre de la S. Barthélemy, quel est ce M. *Desfonds* qui en est l'auteur?

312. — 315. — Ho! ho! 317. — bon No. que ce dernier.

318. *Madame Duchateau.* — Des paysages, à la bonne heure.

Mademoiselle Bouillard. no. 324. et 340. — Deux têtes pleines de graces et d'un charmant pinceau, vous me rappellerez peut-être mes doutes, mais ce que je puis dire à l'avantage de cette Demoiselle, c'est que je ne reconnois pas dans ses ouvrages le pinceau d'aucun de nos Messieurs. — 329. — Veyler, mort de toute manière. — 330. — 331. — Paysage par un jeune homme qui cherche le bon genre. — 333. — idem mais contraire en genre. — 342. — Portraits.-

M. *Sweback des Fontaines.* — Genre de Wauvermens, imitation de ce maître.

366. Marine, il faut se garder de parler de l'auteur, car on le dit *méchant.*.

367. Intérieur d'une église, avec beaucoup de figures tableau peint à la gouache par M. *Mulet*, qui a beaucoup de talens dans ce genre.

368. — 369. *M. Vien, premier peintre du Roi.* — Petite esquisse du grand tableau des adieux d'Hector et d'Andromaque M. Vien qui n'est pas partisant; de l'exposition générale, avoir retiré sa petite esquisse, et ne la remit que depuis le décret qui ordonne des travaux d'encouragement; M. Vien pensera sûrement qu'à son âge il n'y a pas d'encouragement à espérer.

M. *Vanpol.* 372. — Des fleurs bien faites, de Pélchin. — 373. — Une église de Paris, ruinée, de la couleur et de l'harmonie.

Gadbois, des gouaches, (*paysages*) bien faites et vigoureuses. — 376. j'en ai déjà parlé, c'est ce Monsieur dont les Chroniqueurs de Paris élèvent si fort les talens, c'est cette certaine Susanne menée devant Daniel, dont il est question - 377 —

381. Trop charmant tableau de M. *Mérimé*. L'innocence donnant à manger à un serpent, ce tableau ne désigne pas un homme qui travaille sous les yeux de Raphaël, et de l'antique.

413. Plusieurs dessins par M. Lafitte, du crayon ; ce jeune élève qui vient de remporter un prix trouvera sûrement à Rome de la correction.

M Touzet. — 422. Dessin dont il ne faut pas parler — 637 — Saint Louis & 707 — Ste. Catherine la tête est fort jolie, ces deux peintures étoient placées à Saint-Louis rue Saint-Antoine, plus de douze ans avant l'ouverture de cette exposition, ce qui sembleroit annoncer que M. Touzet n'a fait que ces deux tableaux en sa vie.

M. Sicardi. — 441. Des miniatures qui ont beaucoup de mérite.

M. Augustin. — 466. Encore des miniatures du mérite aussi.

M. Tassy. — Numéro . . . . Un autre cadre de miniatures, des têtes de femmes fort bien, le portrait de Raynal s'y fait remarquer. —

M. Dumont. — Numéro . . . . . . Des miniatures fort bien encore, peu de ressemblance. —

Comme j'étois à vous écrire, des dames de votre connoissance sont venues me prier de les conduire au sallon, afin de leur expliquer les tableaux qui sont si mal énoncés dans le livret; je ne m'y refusai pas, nous partîmes & nous arrivâmes au Louvre à neuf heures passées, la porte étoit fermée, beaucoup de citoyens en attendoient l'ouverture. Je fus frappé de la quantité de voitures particulières, qui couvroient la place & sembloient avoir amené des personnes qu'on ne trouvoit pas dans là foule. Comme j'en demandois le pourquoi, un équipage brillant se fit entendre au loin, & dans le clin-d'œil fut je ne sais comment au milieu des citoyens dispersés; des personnes descendent, frappent & la porte leur est ouverte à l'instant: je me présente pour entrer avec ces gens, invitant tous les citoyens à en faire autant; croiriez-vous mon ami, que nous fûmes repoussés (1) & qu'on osa dans des jours *libres*, chez un *peuple qu'on dit libre* pour une exposition *libre*, qu'on osa dis-je, demander des billets de protection. A ce mot je recullai quatre pas; oui, me dit le suisse frappé de ma surprise, il faut pour entrer ici le matin des billets signés de M. Quatremere *Quincy*, député à la législature, & commissaire décorateur du sallon. De quel droit protège-t-il l'entrée de ce lieu, lui répondis-je indigné! ses fonctions sont cessées à l'instant de l'ouverture

---

[1] Il eſt écrit sur la porte que l'ouverture du ſallon ſe fait tous les matins à neuf heures très-préciſes.

publique. Dans cet intervale il vint l'ordre d'ouvrir la porte, j'entrai, la première personne qui se présente à moi est ce PROTECTEUR *des droits de l'homme*; je ne sais ce qui m'a retenu, mon cher, de dénoncer aux citoyens cet infracteur à leurs droits. Que nous sommes malheureux! d'avoir de pareils hommes pour........

Enfin nous entrâmes au sallon, je m'acquittai de mon mieux de la charge que je m'étois imposée. Je n'entretînt point ces dames de ce qui concerne la couleur, attendu qu'elles ont conservé sur leurs visages de longs voiles noirs surchargés de broderie, je parie que ces dames sont de celles qui vont entendre de la musique les oreilles bouchées, je leur aurois bien pardonné de garder leur voile devant le numéro 621. tableau de *M. Callet. Acad.* qui nous montre à ce que dit *le livret*, des Dames romaines offrant leur hommage à Junon - Lucine; mais il en est autrement devant le numéro 654. Je m'en sentis blessé pour elles! ce beau tableau de — M. *Ménageot académicien.* — nous rappelle avec ivresse ces momens fortunés, ces quinze jours où vraiment nous vécûmes libres, où à l'exemple des Calidoniens, nous chassâmes les ennemis du droit des gens.

L'instant qu'à choisi M. Ménageot, est celui ou Méléagre est pressé par sa famille de prendre les armes, et que par des mécontentemens particuliers il rejette, et cependant à la fin il s'y détermine, et repousse les ennemis, ce qui

est pressenti par les regards que Méléagre jette sur ses armes posées près de lui.

Toutes les figures de ce tableau sont très-belles, le jeune homme du premier plan est d'un beau caractère, les draperies sont fort belles aussi. On fait peu d'attention à une jeune fille placée derrière la mère, parceque le public ne regarde que les objets principaux, cependant cette figure est pleine de sentiment, elle lève ses mains vers le ciel en implorant sa protection, comme sa dernière ressource, puisque Méléagre se refuse aux prières de sa famille. Ce beau tableau est bien mal éclairé.

On dit que M. David n'a pas voulu que ses Horaces fissent pendant au tableau de M. Ménageot, quoique de pareille mesure, est-ce vanité ou modestie ?

M. *Malaine*. 657. — De très-beaux tableaux de fleurs, on m'a dit que vous les préfériez à ceux de M. Van-Spandouck. —

M. *Monnier, académicien*. N°. 676. — L'esprit du commerce, un tableau de 25 pieds sur 14, c'est trop long à analyser, mais le résumé seroit de ne lui trouver que le mérite de 25 pieds. —

M. *Belle, fils*. N°. 678. — Mariage de Ruth et de Booz, sujet tout neuf, et tout neuf rendu, M. Belle ne fera pas encore comme son père, ainsi que de toiles et de couleurs perdues. —

M. *Beauvoisin*. 697. — Apollon arrêtant Hercule qui emporte un trépier du temple de

Delphe, tableau fait à Rome depuis 14 ans ; sujet qui demande, quand le cœur n'y est pour rien, au moins pour les yeux, une exécution brillante et facile, de la correction, de l'agencement, enfin de tout ce que M. Beauvoisin a cru devoir être inutile à la formation de son chef-d'œuvre.

711. Une avenue de Saint-Cloud — non, je l'efface, je ne devrois pas mettre même le n°. d'une pareille chose.

M. Mouchet. — 731. L'origine de la peinture.

J'aimerois bien que ces messieurs quand ils traitent un sujet, commençassent p r le lire avant de le peindre, si M Mouchet avoit pris cette précaution il n'auroit pas fait de l'amant de cette fille, ingénieuse & sensible, un pâtre; il auroit sçu que ce jeune homme étoit en armes & se disposoit à partir pour la guerre lorsque Dibutade en le conduisant toute éplorée remarqua son ombre portée sur la muraille & d'un trait nouveau en suivit les contours, la fiction peut y ajouter des amours, ainsi que l'a fait M. Mouchet — mais non pas des palettes des porte-crayons, du papier bleu &c.

Sur le devant est le chapiteau Corinthien ou du moins ce qui en a donné l'idée à Callimaque passé la 6e. Olympiade qui répond à l'an 240 de Rome, il y avoit déjà bien long-tems que les Romains connoissoient les arts, & parconséquent les Grecs, ainsi c'est un anachronisme très-sensible, mais comme dit le proverbe *non*

cuivis

cuivis homini contingit adire Corinthum.

Cependant M. Mouchet à du talent d'exécution, de la suavité dans la couleur, sa Dibutade est de mauvais genre, elle tient à F. Boucher, les enfans sont jolis.

Mde Lebrun, Académicienne. — numéros 738 & d'autres portraits très-bien faits, celui de Paesiello est sur-tout remarquable, dans plusieurs années d'ici lorsque cette grande fraîcheur sera tombée, ce sera une des belles têtes qu'aura faites madame le Brun.

M. Moreau Architecte. — 749. Hector entraînant Pâris au combat, M. Moreau en se donnant pour architecte semble avoir demandé l'indulgence du public pour sa peinture; on dit cependant que ce demi peintre a des prétentions aux travaux d'encouragement. M. Moreau, vous êtes architecte, vous vous êtes donné pour tel, en conséquence vous ne devez pas ignorer que le décret de l'Assemblée nationale du 17 7bre. ne fait aucune mention des architectes.

M. Forty, Académicien. — 778. & 795. Derniers numéros du sallon, s'il me restoit plus de papier je vous aurois raconté un trait plaisant arrivé à ce peintre, qui se tient devant ses ouvrages et voudroit persuader à toute force au public qu'ils sont les *diamans* du Sallon, ce sont ces termes, il est modeste M. Forty, cependant ces diamans n'ont guère d'éclat, un certain Jacob sur-tout me semble à moi, tenir beaucoup au bistre et à l'encre de la chine mêlée, ou pour mieux m'exprimer,

il ressemble à ces Jambons fumés d'une pâques à l'autre; avec cela qu'il n'y a ni correction, ni caractère, ni sciences, ni même de raisonnement, puisqu'on ne sait comment Jacob est assis; enfin, mon bon ami, je crois malgré ce qu'en dit l'auteur, que c'est ce qu'on appelle une triste peinture, & que les tableaux de M. Forty ne feront pas dire: *aux derniers les bons.*

FIN